

JOURNAL
DE NEUCHÂTEL,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

. . . . *Profit nostris in montibus ortum.*
Enéide, liv. IX.

DECEMBRE 1782.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.



JOURNAL

DE NEUCHÂTEL.



Des Elémens, ou Essai sur la nature ; les propriétés, les effets & l'utilité de l'air, de l'eau, du feu & de la terre, par Jules-Henri Pott, libraire. Deux volumes in - 8°. A Lausanne, chez l'Auteur.

VOUS vous souvenez, lecteur, du Bourgeois-Gentilhomme, & de son maître de philosophie... Est-ce la physique que vous voulez apprendre? ... Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique? ... La physique est celle qui exprime les principes des choses naturelles, & les propriétés des corps; qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes & des animaux, & nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux-volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle,

A ij

les vents & les tourbillons. . . Il y a trop de tintamàre là - dedans , trop de brouillamini. . . Je l'avoue à ma honte , j'ai toujours été un peu de l'avis du bonhomme Jourdain. Pour une explication claire , sûre , satisfaisante , d'un phénomène de la nature , que d'explications embarrassées , conjecturales , & , si j'osais le dire , trop ingénieuses pour être vraies ! Que de systèmes , qui ont chacun leur vraisemblance & leurs avantages ! Que de ténèbres , dès qu'on veut remonter un peu haut ! A mesure que les observations deviennent plus exactes , plus fines & plus multipliées , il semble qu'elles ne fassent que donner lieu à des énigmes nouvelles sans procurer la solution des anciennes. Que de *brouillamini* ! On étudiait , on pe-
 fait , on analysait l'air atmosphérique ; & voici l'air fixe & l'air inflammable qui ont paru tout - à - coup pour embrouiller la matière. C'est bien pis encore pour le feu ; on ne fait plus où l'on en est ; le fluide igné n'est pas le même que le fluide de la lumière ; le fluide électrique est encore autre chose , & il est distinct de la vertu magnétique. On se perd au milieu de tous ces fluides , dont aucun n'est parfaitement connu , dont on fait seulement bien qu'ils sont diffé-
 rens. La nature , quoique mise à la question par nos physiciens modernes de toutes les manières imaginables , ne leur révèle de ses secrets que ce qu'il en faut pour intriguer leur pénétration & piquer de plus en plus leur curiosité. Je vois que l'histoire na-

turelle fait journellement des progrès, des découvertes réelles; mais la physique ne fait que se compliquer de plus en plus : elle fait sans doute des pas en-avant; mais chaque pas redouble l'obscurité.

Quoi qu'il en soit de cette idée, l'homme le plus indifférent sur la physique ne peut s'empêcher d'être du nombre des *curieux de la nature*. Qui ne voudrait avoir au moins quelque connaissance superficielle de ces *éléments*, desquels & au milieu desquels nous vivons, qui, combinés en mille manières, nous environnent de toutes parts, composent tout ce que nous voyons, s'incorporent à nous, sont par-tout & servent à tous nos besoins? Si leur nature est impénétrable pour nous, plusieurs propriétés sont bien connues, plusieurs de leurs effets peuvent s'expliquer, leur utilité est continuelle & sensible.

Cette nature, à laquelle, après Dieu, nous devons notre être & notre conservation, n'est que le résultat des combinaisons diverses de ces quatre éléments. L'habitude de voir tous ces phénomènes, de jouir sans cesse de ses bienfaits si prodigieusement variés, inspire pour elle au commun des hommes une forte d'indifférence qui approche du mépris. Les montagnes & les sources qui en découlent, l'air invisible qu'ils respirent & dans lequel ils sont plongés, qui transmet les sons à leurs oreilles, la lumière à leurs yeux, les odeurs à leurs narines, que purifient les

vents , dans lequel flottent les vapeurs , qui distillent les pluies : tout cela , ils le voient sans y prendre garde , ils en jouissent sans y réfléchir ; ils en éprouvent les influences sans s'embarrasser de connaître d'où elles peuvent procéder. Que de plaisirs ils y perdent ! Soyons plus physiciens qu'eux : soyons-le assez pour jouir avec connaissance. La jouissance en est plus douce & plus distincte , & la reconnaissance envers le suprême Ordonnateur de la nature s'accroît dans la même proportion.

Tel paraît évidemment avoir été le but louable de l'auteur dans cette espece d'abrégé de physique , destinée à initier aux premiers élémens de cette science les gens du monde & les personnes du sexe. Dans cette vue , il descend souvent à des détails amusans pour cette classe de lecteurs , qui sont ravis de trouver l'explication d'une foule de petits phénomènes journaliers de la vie commune. Ils aimeront qu'on leur explique , par exemple , d'où vient le bel azur du ciel & la couleur bleuâtre des monts lointains ; pourquoi le marron fait sur le feu une explosion si violente , si l'on n'a pas soin de le fendre ; pourquoi la flamme d'une chandelle vacille , quoique l'air ne soit point agité ; pourquoi , au moment où l'on ôte de dessus le feu une chaudiere pleine d'eau bouillante , on peut sans se brûler appliquer sa main sur le fond ; & mille autres choses pareilles.

Ils aimeront qu'on leur fasse sentir l'utilité de di-

verses choses , auxquelles ils ne s'avisent point de penser : de la transparence parfaite & de l'invisibilité de l'air , par exemple , qui , si , malheureusement pour nous , il était visible , offusquerait à nos yeux tous les objets , ne nous laisserait appercevoir que comme au travers d'une épaisse fumée le riche tableau de la nature , & nous rendrait la vie désagréable & pleine d'inquiétude par le spectacle des exhalaisons dont il se charge sans cesse.

Ils aimeront à savoir que tout a son usage ; que le voisinage d'un redoutable volcan peut fort bien être le meilleur des préservatifs contre les tremblemens de terre ; que , sans ces immenses glaciers qui semblent usurper une place qu'occuperaient mieux des pâturages & des bois , l'été brûlerait les campagnes & les prairies où maintenant de grands fleuves , sortis de ces amas de glaces , entretiennent la fraîcheur & l'humidité végétale.

Ils prendront ainsi dans cet ouvrage élémentaire une idée générale de l'équilibre de l'univers.

Ils n'y trouveront ni un langage trop scientifique , ni des raisonnemens trop compliqués , ni des expériences trop recherchées , ni de longs calculs mathématiques. Tout y est assez à leur portée. Souvent ils s'amuseront en s'instruisant.

Quelle femme ne fera pas bien aise de connaître les marques de la pureté de l'eau ; de savoir qu'une bonne eau doit être douce & savonneuse , sans odeur

& sans goût ; mais qu'elle doit prendre aisément la couleur , le goût , l'odeur qu'on veut lui donner ; qu'elle est d'autant meilleure qu'elle est plus transparente , plus légère & plus limpide ; qu'elle s'échauffe & se refroidit avec plus de facilité ; que les viandes & les légumes qu'on y fait cuire s'amollissent plus tôt ; que le linge qu'on y lave s'y blanchit mieux ; que le savon s'y dissout plus parfaitement ; qu'elle est plus fraîche en été , plus chaude & fumante en hiver ; que le cresson , le becca-bunga & le souci aquatique foisonnent davantage par-tout où elle coule ?

Avec quelle surprise quelques personnes liront que la glace est assez vraisemblablement l'état naturel de l'eau ; qu'elle est quelquefois plus dure que le marbre ; qu'à Pétersbourg , en 1740 , on en construisit un palais avec tous les ornemens de l'architecture ; qu'on en fit même deux mortiers & six canons , l'un desquels , épais de quatre pouces tout au plus , ayant été chargé d'un quarteron de poudre & d'un boulet , n'éclata point , ne fondit point , & perça une planche de deux pouces d'épaisseur à la distance de soixante pas !

Que de gens s'étonneront que sur de hautes montagnes , telles que le Pic de Ténériffe , la subtilité de l'air fasse perdre aux parfums leur odeur , aux alimens leur saveur !

Quelle foule de relations des élémens , soit entr'eux , soit avec nous , appercevront avec intérêt

des yeux encore inexercés à voir ! Il leur semblera sûrement que leur existence s'étend à ces objets nouveaux pour eux.

On peut donc leur recommander la lecture de cet ouvrage, où tout est éffleuré & rien n'est approfondi, où ils trouveront, non de la science, mais tout autant de physique qu'il leur convient d'en savoir, afin de pouvoir en parler dans l'occasion, en fournir au besoin leur contingent dans la conversation : ce qui, comme on fait, est essentiel.

Pour composer cet ouvrage, M. Pott a mis à contribution tous les plus célèbres physiciens de l'Europe, MM. de Luc, de Sauffure, Macquer, Marat, de Bomare, de Lafond, les journaux de physique, les dictionnaires, les livres élémentaires ; & il indique en note les sources où il a puisé.

Publié d'abord en allemand, ce petit recueil a été favorablement accueilli. L'auteur l'a refondu & traduit en français ; en sorte qu'il en est à la fois l'auteur, le traducteur & l'imprimeur : ce qui est assez rare. Un avantage qu'en retireront les acheteurs, c'est que l'édition est parfaitement correcte.

Quant au français de M. Pott, il est quelquefois assez mauvais. (Au reste, il en prévient lui-même ses lecteurs dans une modeste préface.)

J'ai remarqué entr'autres que nos négations multipliées font un écueil où il ne manque pas d'échouer ; il en retranche toujours quelque une de trop. Cela n'est

pas surprenant dans un étranger. Nous les doublons ; nous les triplons, nous les accumulons comme à plaisir, sans aucune apparente nécessité. Nous disons : *il ne faut pas non plus*. Un étranger verra dans cette phrase tout au moins une négation superflue. Et quand il aura bien compris qu'en français le verbe se place entre les deux mots *ne* & *pas*, qui ne forment ensemble qu'une seule & simple négation, il croira devoir dire, *je ne saurais pas comprendre, je ne saurais pas aller* : & il faudra encore une dissertation pour lui expliquer la raison de cette exception, & la différence de nos deux *je ne saurais*, dont l'un, qui est exactement le *nequeo* des Latins, doit être considéré comme ne faisant qu'un seul mot, un verbe négatif, & non pas un verbe auquel on a ajouté une négation. . . Il faut convenir que les étrangers ont le droit de trouver notre langue bien bizarre.

Une autre faute que j'ai remarquée, & qui n'est guere moins naturelle, c'est que l'auteur écrit constamment, *il éteind, il s'éteind* ; retenant le *d* de l'infinitif, comme dans *il perd, il mord, il tond, il prend*. Les verbes dont l'infinitif se termine en *aindre, eindre, oindre*, comme *peindre, joindre, craindre, plaindre*, ne conservent pas le *d* : ils prennent un *t*. C'est une règle infallible ; mais un étranger est-il tenu de la savoir ? Saura-t-il que *le feu s'éteind* est aussi contraire aux règles de la conjugaison de ces verbes que le serait *feu éteindu* ? C.

Mémoires physico - chimiques, sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois regnes de la nature, & sur-tout ceux du regne végétal. Par JEAN SENEBIER, ministre du Saint-Evan-gile, bibliothécaire de la république de Geneve, membre de la société Hollandaise des sciences de Harlem. A Geneve, chez Barthélemi Chirol, libraire. 1782. 3 vol. in - 8°.

L ne m'appartient pas de juger cet excellent ouvrage : c'est à l'abbé Rozier dans son *Journal de physique*, c'est à M. Orell dans son *Journal de chymie*, c'est aux *Encyclopédistes de Bouillon*, à le faire connaître par des extraits détaillés. Pour moi, simple littérateur, dont l'encyclopédie très-refferrée n'embrasse avec la critique que la morale & , si l'on veut encore, la métaphysique, je me borne à annoncer ici avec admiration cette production nationale, qui fait honneur à la Suisse, à Geneve & à M. Sénebier.

Des vues nouvelles, des faits curieux, des expériences ingénieuses, aussi variées, aussi bien faites, poussées aussi loin qu'il est possible de l'imaginer, & plus loin, beaucoup plus loin que nous autres, lecteurs vulgaires, nous ne l'aurions imaginé possible; des découvertes inattendues, réelles & constatées; des conjectures très-vraisemblables, dont la vérifi-

cation , réservée à de nouvelles expériences , produira de nouvelles vérités : tout , dans ce livre étonnant , tout est précieux , utile aux progrès de la science , digne de l'attention des savans. Ces mémoires serviront beaucoup à répandre quelque jour sur la théorie jusqu'à présent si peu lumineuse , de la lumière , & sur l'histoire , non moins obscure qu'intéressante , de la végétation.

J'ai dit qu'ils étaient *étonnans* : c'est trop peu ; & ce mot ne rend qu'à demi le sentiment qu'on éprouve en voyant à quel point l'observateur a multiplié ses recherches & approfondi ses discussions & ses idées.

Qui aurai-je le mieux loué , M. Bonnet , ou M. Sénebier , quand j'aurai dit qu'il semble que ce soit de M. Bonnet que M. Sénebier ait appris l'art de faire des expériences ; & que les *Mémoires physico-chymiques* me paraissent une excellente continuation des *Recherches sur les feuilles* ?

Dans les deux observateurs c'est le même esprit : c'est la même patience , la même sagacité , la même exactitude , les mêmes précautions , les mêmes scrupules. L'un & l'autre veulent revoir encore ce qu'ils ont déjà vu , se retournent en cent manières pour examiner s'ils l'ont bien vu , ne croient jamais l'avoir assez vu : l'un & l'autre , soupçonneux , inquiets , sagement défiants , ils doutent encore , ils vérifient encore , lorsque déjà le lecteur convaincu ne voit , ne fait plus voir rien de douteux. L'un & l'autre , par

cette raison , ils paraissent longs quelquefois à des lecteurs trop prompts à se décider , trop peu philosophes pour sentir la nécessité de prouver ce qui leur paraît suffisamment avéré.

Quels fideles interpretes de la nature ! Ils écrivent comme sous sa dictée ; ils ont une crainte religieuse de mêler leurs interprétations avec ses oracles. Cesse-t-elle de leur répondre ? Ne savent-ils plus comment s'y prendre pour lui faire rompre le silence ? Ils en avertissent aussi-tôt : les explications les moins hasardées , les conséquences qui paraissent les plus légitimes , en un mot , tout ce qui est d'eux , ils ne le donnent jamais que pour incertain , pour conjectural , pour ce qu'il peut valoir.

Aussi , quand ils disent , *je fais , j'ai vu , la nature a dit , l'expérience prouve* , il n'est point de lecteur qui puisse balancer un instant à croire ce que de pareils témoins déposent. Ils ont toutes les lumieres & toute la fidélité , toute la défiance d'eux-mêmes , toute la candeur , toute la réserve , qui font ajouter foi au témoignage. . . *Dicunt , tanquam jurati . . .* Je comparerais volontiers ces deux *témoins* , si fort circonfpects , *de la nature* , à ces anciens Romains qui , affermentés de déclarer ce qu'ils avaient vu de leurs yeux , commençaient leur déposition par cette modeste formule : VIDETUR , *j'ai cru voir*.

Mais essayons pourtant de donner à nos lecteurs non-physiciens & non-chymistes une idée très-vague

& très - superficielle des recherches savantes & profondes que renferment trois assez gros volumes. Pour cet effet nous n'en dirons que quelques mots : nous ne ferons qu'en indiquer les résultats les plus généraux ; encore ne sera - ce qu'autant que cela peut se faire sans employer les mots scientifiques. . . Ainsi , j'en prévient , si l'on cherche un extrait dans cet article , on aura droit de le trouver très - mauvais. Mais ce n'est point un extrait que je veux en faire ; & ce n'est point non plus un livre , dont il suffise de lire des extraits , quelque bien faits qu'ils fussent : il faut le lire , & le lire tout entier , & le relire même , pour le connaître & l'apprécier.

La nature n'est pour nous qu'un composé de mystères , presque tous cachés sous l'apparence de la plus grande simplicité. Cette décoration si peu faite pour rappeler à l'homme des idées de travail & de peine , cette décoration si facile est le résultat du jeu secret & très - combiné d'une multitude de causes dont la plupart sont encore profondément ignorées ; & il semble que l'homme soit fait bien plus pour jouir que pour connaître.

Les moindres phénomènes de la nature suffisent pour épuiser l'application des plus grands génies : ils sont réduits à s'en partager entr'eux l'examen. Voyez les feuilles : M. Bonnet en avait fait l'objet de ses longues recherches ; M. de Saussure en avait étudié à fond quelques parties. M. Sénebier ajoute de nouveaux

détails , & la matière n'est encore qu'ébauchée. . . O inépuisable , ô impénétrable nature ! courbés avec admiration sur le bord de tes abîmes , les vrais physiciens contemplent , & leur regard scrutateur ne peut en découvrir le fond.

Qui le croirait , que ce tapis de verdure étendu sous nos pieds , que ces feuilles , parure légère des arbres de nos campagnes , donnassent lieu à tant de savantes discussions ? . . . Il a fallu des siècles pour produire un homme qui eût l'esprit de se demander pourquoi la pierre tombe lorsqu'elle est abandonnée à son propre poids. Ainsi , depuis la création du monde , la plante , blanche tant qu'elle demeure sous terre , pouffait d'abord des feuilles jaunes à leur première sortie & qui verdissaient par degrés : plusieurs de ces feuilles , rougies par les premiers froids de l'automne , & bientôt après jaunies , jonchaient la terre de leurs débris ; les fruits verts , à leur naissance , jaunissaient & se coloraient en mûrissant ; ces livrées de la végétation commençante , en vigueur & déclinante , étaient toujours les mêmes & se renouvelaient avec les saisons : depuis la création du monde l'homme jouissait de ce spectacle , l'homme voyait avec complaisance la verdure riante être le vêtement universel de la terre ; l'homme aimait à voir la bigarrure des couleurs de l'automne remplacer en quelque sorte l'émail des fleurs ; l'homme déchargeait la branche des fruits rafraîchissans & sains qu'elle lui offrait pour s'en nourrir. Mais qui se demandait :

« D'où vient cette couleur verte qui récréé ma vue ? Où & comment se prépare-t-elle ? Comment rougit , comment jaunit la feuille qui va cesser de végéter ? » Qui avait entrepris de pénétrer dans les laboratoires de la nature , pour lui arracher le secret de la combinaison des principes dont elle compose ses couleurs ? ... La physique ne pourrait elle-même espérer d'y réussir qu'à l'aide de la chymie , qu'à la lueur de ses feux , qu'avec le secours de ses opérations.

M. Sénebier a donc réuni , il a fait marcher de front ces deux moyens , l'observation attentive & la chymie. Après avoir rapproché les uns des autres & confronté entr'eux tous les phénomènes que lui fournissait la nature , il a essayé d'en produire encore de nouveaux , d'artificiels , pour mieux pénétrer la cause des premiers.

Il a vu d'abord que des feuilles exposées sous l'eau à la lumière du soleil rendent , quand elles sont saines , une quantité d'air assez considérable.

Il s'est assuré que cet air était extrait de la feuille par la lumière , & non par la chaleur ; car dans l'obscurité elle n'en rend point , quoiqu'exposée à un degré de chaleur supérieur même à celle que produit le soleil.

Il s'est assuré de même que cet air vient de la feuille & non de l'eau ; ou du moins que , si l'air contenu dans l'eau contribue à sa production , ce n'est qu'en passant dans la feuille , où il subit une préparation.

L'eau

L'eau sans feuille ne donne point d'air.

Il a prouvé que cet air ne sort pas de l'extérieur de la feuille, de cette espece d'écorce ou de peau qui la recouvre, & qu'on appelle l'*épiderme*, mais du dessous de l'intérieur, de cette substance plus matte, plus molle, plus spongieuse, qu'on appelle le *parenchyme*, & à laquelle tient la couleur de la feuille.

En éprouvant l'air produit par ces feuilles (car on a des moyens de l'éprouver) il l'a trouvé plus pur que l'air commun.

En le mesurant (car on peut aussi le mesurer exactement) il a démontré que les feuilles des herbages en produisent plus que celles des arbres.

Il a observé que la feuille naissante, encore jaune ou rougeâtre, rendait peu ou point d'air.

Même observation sur les plantes *étiolées*, c'est-à-dire, sur les plantes qui, tenues loin des regards de l'astre du jour, ne végètent que foiblement, & annoncent leur faiblesse par leur pâleur & leur flaccidité, dont la vie n'est qu'une enfance prolongée.

Une lumière plus faible que celle du soleil, la simple lumière du jour, produit des effets analogues; seulement ils sont d'autant moindres que cette lumière est moins vive.

Mais une lumière artificielle, celle d'une bougie; par exemple, ne supplée point du tout à la privation irréparable de la lumière des cieux.

Lors même que l'arbre est coupé, la lumière

Décembre 1782.

B

conserve son influence sur le bois , en altere plus ou moins la couleur , en hâte plus ou moins la dissolution.

Faites une teinture des feuilles en différens états , & cette teinture éprouvera encore l'action de la lumière.

Exposez à cette action , des papiers , des rubans différemment colorés : au bout d'un tems plus ou moins long ils en ressentiront les effets.

Peut annoncer ainsi , que la lumière est un élément des corps , y entre , s'y loge , s'y combine ; que son unique effet n'est pas d'éclairer , & qu'en particulier elle joue un rôle beaucoup plus essentiel qu'on ne l'a pensé jusqu'ici dans l'histoire de la végétation.

Quoi de plus probable ? Ce fluide lumineux qui remplit le monde , cette lumière qui sans cesse frappe les corps , les pénètre , ou s'en réfléchit ; n'y produirait-elle aucune modification ? Si elle ne sert absolument qu'à éclairer , c'est le seul grand agent dans la nature , dont l'effet soit ainsi pur , isolé , & ne concoure à rien ; le seul qui , en allant à son but , n'ait pas quelque autre usage subordonné.

Doutera-t-on , après les expériences de M. Sénèbier , que l'action de la lumière ne dégage continuellement des feuilles , des plantes & des arbres , un air qui s'y est élaboré & purifié , qui renouvelle sans cesse l'air dans lequel nous vivons , & le rend plus sain , meilleur à respirer ?

Cet air pur a la propriété de précipiter vers la

terre les vapeurs corrompues qui flottent dans l'air, que produisent, qu'épaississent sans cesse la fermentation de tant de matières végétales, la respiration infecte de la foule des animaux, la putréfaction, la dissolution de corps organisés. Ce *phlogistique* (puisque il faut l'appeller par son nom) ce *phlogistique*, dont l'accumulation nous deviendrait nuisible, avec lequel nous respirerions les maladies & la mort, est nécessaire à la vie de la plante; elle le suce avec avidité, s'en nourrit, le combine; & en elle il nous devient utile.

Arrêtons-nous un instant & admirons. Remarquons que les herbes, plus fécondes en air pur & *déphlogistique* que les feuilles des arbres, paraissent avant elles, & ne disparaissent qu'après elles; remarquons que l'hiver, la saison où les plantes ne renouvellent plus l'air par leurs fraîches & salubres émanations, est aussi la saison où l'air se charge le moins de ce *phlogistique* homicide, dont la nature se sert avec prudence, avec mesure, avec ménagement, comme la médecine fait usage de certains poisons. . . Voyons tout cela, & bénissons la DIVINE PROVIDENCE.

Ah! rejette qui voudra le doux & consolant système des *Causes finales*! Ferme les yeux qui voudra pour ne point en voir! Pour nous, toute notre raison, tout notre cœur l'admet; & nous savons gré à M. Sénebier de s'en déclarer, comme il le fait,

le partisan & le zélé défenseur. (a)

« Cela lui sied , dira - t - on , puisqu'il s'intitule *ministre du Saint - Evangile* . . . » Oui , cela lui sied . Mais laissons là ces misérables bienfaisances d'état . Qu'importe que l'on soit , ou non , *ministre du Saint - Evangile* ? Cela sied à tout adorateur de DIEU , à tout bon observateur de la nature , à tout esprit bien fait . . .

Laiissons la métaphysique & la théologie naturelle , pour revenir encore un moment à notre physico - chymie .

A combien de choses dans la nature ne tient point ce nouveau fait que M. Sénebier nous révèle ! Il peut servir à expliquer pourquoi , selon les observations de M. Saussure , l'air est moins bon , moins pur au sommet des monts , où la végétation cesse , que dans les régions moyennes , où elle prospère ; le phlogistique qui , par sa légèreté tend toujours à monter , y est trop abondant ; l'humidité qui le précipite ne peut s'arrêter sur ces pointes aiguës ; & ce n'est qu'autant qu'il se combine avec l'humidité pour former l'air fixe , qu'il devient propre à être pompé par les plantes . De là peut-être le froid qui regne autour de ces sommets : car l'air le plus *déphlogistiqué* est le plus suf-

(a) J'ai déjà eu l'occasion de témoigner ma manière de penser à cet égard dans le Journal d'octobre 1780 , p. 40 & p. 94 .

ceptible de chaleur ; & c'est peut-être aussi l'une des causes qui augmentent la chaleur de nos étés : l'air est préparé à s'échauffer par les vapeurs qui s'exhalent des plantes , & qui le déphlogistiquent , ainsi que nous le disions tout - à - l'heure.

Pourquoi pleut-il davantage auprès des grandes forêts ? Pourquoi les rosées finissent-elles avec les fenaisons , ou du moins cessent-elles d'être si abondantes ? Pourquoi les pluies d'orage , plus chargées de phlogistique , sont-elles aussi plus fertiles ? Ces faits & plusieurs autres semblables s'expliquent aisément dans les principes de l'auteur.

On comprend combien ils confirment ce qu'on fait déjà de la salubrité de l'air des campagnes , & de l'infection de celui que respirent dans l'enceinte des villes ceux qui s'y renferment & y vivent , pour ainsi dire , hors du domaine de la nature : combien est malsain l'air qu'on respire l'hiver dans une chambre bien close , bien remplie de gens , dont la transpiration , dont l'haleine se joignant aux vapeurs de la flamme & des lumières , fait pâlir le feu des bougies.

On voit que des plantes végétales peuvent être un moyen de purifier l'air des appartemens ; que la vapeur humide de l'eau bouillante qui s'exhale du chauderon à thé contribue à rendre cet air moins mal-sain , en en précipitant le phlogistique. . . Mais il ne faut pas tout dire.

Quant à l'action colorante & décolorante de la

lumière sur les corps ; nous n'entreprendrons pas même d'en expliquer la manière ; il y faudrait trop de chymie. Mais elle nous paraît incontestable.

Nous voyons que c'est à l'action de la lumière que la plante doit cette couleur verte qui, dans le regne végétal, paraît être le couronnement de l'œuvre de la nature, ce qui lui coûte le plus à produire, dont le jaune des feuilles naissantes est l'ébaüche, dont le jaune des feuilles dépérissantes, & même celui des fruits mûrissans, n'est qu'une dégradation.

Nous voyons cette même lumière colorer la peau des fruits, sur laquelle se dessine l'ombre des feuilles qui les recouvrent. (a)

Nous voyons la même feuille, qui perd sa couleur quand elle sèche sur l'arbre, demeurer verte en se desséchant si on la coupe en pleine végétation. Nous voyons la tige de nos grains blanchir, l'herbe jaunir & pâlir dans nos campagnes, tandis que le foin sec reste verd dans nos granges.

Serait-il absurde d'imaginer aussi que le bois, dont la lumière & la flamme réjouissante temperent &

(a) Ici l'auteur nous fait observer dans ce petit détail un des soins de la nature. Cette peau, dont le tissu léger est la mince enveloppe du fruit naissant, suffit à la fois pour résister à l'effort de cette fermentation intérieure nécessaire pour opérer la maturité des fruits en élaborant les suc qui s'y portent, & pour les mettre à l'abri de l'humidité extérieure, puisqu'elle est indissoluble à l'eau. . . *Eh bien, marchands de hasard, que dites-vous à cela ?*

auédissent pour nous la rigueur des froids de l'hiver, ne doit qu'à l'incorporation du fluide lumineux cette agréable propriété de s'allumer & de brûler.

N'est-il pas bien naturel de présumer que l'éclat dont brillent tous les phosphores, est dû à la lumière qui les pénètre ?

Les minéraux qu'on tire du sein de la terre opaque, ne semblent-ils pas s'y être imprégnés de la lumière solaire ?

C'est un fait bien connu, que, dans les contrées où la lumière du jour est plus vive, non-seulement la verdure est plus foncée & plus brune ; mais les animaux même ressentent l'influence du climat, & le plumage des oiseaux est chamarré des plus riches couleurs.

Quand je vois ainsi toute la nature rendre témoignage de la forte action de la lumière sur tous les corps, je me sens très-porté à croire que ces mêmes rayons qui colorent en verd le *parenchyme* de la feuille dans les plantes, colorent en noir dans l'homme ce tissu assez *parenchymateux*, qu'on nomme le *réseau de Malpighi*. . . Et rien n'empêche, en bonne physique, de croire que les Nègres & les Blancs ne sont qu'une même race d'hommes.

Je m'arrête, après avoir parlé physique beaucoup plus long-tems que je n'en avois dessein. Vous pouvez maintenant, lecteur, soupçonner au moins le

rare mérite de l'ouvrage, dont je discours avec vous en franc ignorant.

S'il est permis à la minutieuse critique des mots de s'attacher à relever de légers défauts de style & de goût dans des *Mémoires physico-chymiques*, je me permettrai deux censures. . . Car, où ne trouve-t-on rien à reprendre ?

L'une tombera sur ces phrases peu françaises, *quæ Helveto - Gallum redolent*, telles que sans doute il m'en échappe souvent à moi-même. (a) Notons-en deux : *observer* suivi d'un infinitif ; *j'observe les feuilles sous l'eau rendre de l'air*, au lieu de ; *j'observe que les feuilles sous l'eau rendent de l'air*. . . Et le pronom *dont* mal construit ; *la plante, dont nous venons de parler des feuilles*, au lieu de *la plante, des feuilles de laquelle nous venons de parler*. (b)

Mon autre critique est plus sérieuse. Elle a pour objet quelques phrases trop recherchées, qui ont, dans leur expression, quelque chose d'affecté & si

(a) Quelqu'un dira : *de quoi donc vous mêlez-vous de les reprendre?* . . . Censeur injuste, je me mêle de mon métier. Trouvez un prédicateur qui soit absolument irrépréhensible, & vous pourrez exiger qu'un journaliste le soit, ou se taise. *Faites ce qu'ils disent, & non pas ce qu'ils font.*

(b) Au reste, cette faute n'est pas un *idiotisme Helvétique*. Je l'ai retrouvée dans *les Liaisons dangereuses*, roman nouveau, dont je me propose de parler dès que je saurai bien moi-même ce que j'en pense, & que la fermentation aura mûri mes idées.

je ne me trompe , de précieux ; dirai-je ? qui sont d'une *gentillesse* tout-à-fait opposée à cette gravité essentielle au style noble. (a) Je n'en citerai qu'un seul exemple. En parlant des couleurs dont se servent les peintres , & de l'altération que leur fait éprouver l'action de la lumière , M. Sénebier dit ... *Il importe donc de les garantir soigneusement de l'action du soleil , jusqu'à ce que les peintres aient trouvé le moyen de leur faire braver ces rayons destructeurs , sans lesquels cependant on ne pourrait admirer quelquefois le mensonge officieux , qui nous fait voir la réalité de la nature dans son image...* Que tout cela est joli ! Mais ... le comprenez - vous ?

Je m'aperçois en finissant que , sans y tâcher , j'ai fait de ce livre de *physico - chymie* un extrait un peu poétique. Ainsi la couleur verte des feuilles se forme d'éléments qui ne sont pas verts.

Cela n'est pas fort surprenant ; & je ne ferais pas

(a) Sur cette *gravité* , qualité fondamentale du style , voyez l'excellent discours que prononça M. de Buffon lors de sa réception à l'Académie française. . . Et cette grande qualité du style , dont il a donné le précepte dans ce discours , ses éloquentes écrits en sont le plus parfait modèle. On peut lui appliquer cet éloge que fait Cicéron d'un orateur Latin & qui sert de texte au P. Bouhours : *ejus sententiæ tam novæ , tam veræ , tam sine pigmentis fucoque puerili !* Sa manière de s'exprimer est toujours si neuve , & cependant si vraie , si peu fardée , & si dégagée de tout puérile enjolivement ! . . . , Voilà une grande leçon pour tous nos spirituels écrivains , s'ils daignaient la recevoir & la méditer.

cette remarque, si ce n'était pour placer ici l'observation suivante.

N'y a-t-il point entre le naturaliste & le poète champêtre, entre Réaumur & Gesner, plus de rapports qu'on ne le pense communément ? L'un & l'autre, ils observent, ils épient la nature, jusques dans ses moindres détails : leur récolte est la même ; ils ne diffèrent que par l'usage qu'ils en font. Ils se liront l'un l'autre avec intérêt, & même avec fruit. Enfin, à qui plaira la lecture de l'un, la lecture de l'autre a droit de plaire de même. C.



Les Liaisons dangereuses, ou Lettres recueillies dans une société, & publiées pour l'instruction de quelques autres, par M. C. de L. 1782. 2 volumes in - 8°.

JE ne sais trop comment je dois parler de ce roman, & peut-être ferais-je mieux de ne point en parler du tout. Quoiqu'il m'ait donné beaucoup d'humeur, je n'ai pu m'empêcher de trouver souvent du plaisir à sa lecture ; j'admirais avec humeur. Je sens que je ne saurais guère en parler sans donner l'envie de le lire, & je voudrais qu'on ne le lût point. Et cependant je ne puis me résoudre à m'en taire, parce que je crois avoir des choses intéressantes à en dire.

Avons d'abord que cet ouvrage mérite d'être distingué des autres ouvrages de ce genre. Il occupe, il fait penser : donc il a un mérite réel. On y trouve plusieurs observations de société non moins fines & neuves qu'elles sont justes & parfaitement bien exprimées. On y trouve de ces mots originaux, dont l'heureuse trouvaille n'est réservée qu'au génie. Ainsi une femme pleine d'esprit traite de simples *machins à plaisir* les jeunes personnes sans expérience qui ne savent qu'aimer. Ainsi un libertin, diminutif de Lovelace, y parle avec dédain des amans vulgaires ; en qui il ne voit que des *marabouts en amour*.

Rendons justice aux intentions de l'auteur, aussi bien qu'à ses talens. Lisez, si vous en avez le courage, (a) lisez d'un bout à l'autre la correspondance révoltante & criminelle qu'il a publiée ; & vous verrez qu'il en résulte à la fin que, si l'on trait *éclairé sur son véritable bonheur*, on ne le chercherait jamais hors des bornes prescrites par les loix & la religion. (b) Mais par combien de détours égarans, à travers quel labyrinthe on parvient à ce but ! Les détails d'une intrigue compliquée le font sans cesse perdre de vue : ce n'est que vers la fin de la route que l'on commence à l'appar-

(a) M. de M. (b) M. de M.

(a) C'est ainsi que s'exprime l'un des personnages du roman, en envoyant à un autre le recueil des lettres dont il est formé. Tome II, page 341.

(b) Cette conclusion est celle qu'en tire le personnage à qui on a envoyé les lettres. Tome II, page 349.

devoir un peu distinctement, comme e voyageur, au milieu des brouillards de l'automne, voit se dégager par degrés de l'ombre humide la pointe du clocher dont il est tout proche. Le malheur est, que cette impression dernière & générale du roman n'efface point les impressions partielles qu'à éprouvées le lecteur dans ses différentes stations. (a)

Que le vice soit puni à la fin d'un roman, cet hommage de bienfaisance qu'on rend à la vertu est donc assez peu profitable pour les mœurs. Il l'est d'autant moins qu'à mesure que le dénouement approche, le romancier devient pour l'ordinaire moins rigoureux sur la vraisemblance; & que l'action, qui jusqu'alors avait eu un développement aisé, une marche lente & mesurée, se précipite, s'embarasse &, si l'on veut bien me passer ce mot, se toutbillonne tout-à-coup. Au confluent de toutes les intrigues particulières il se forme presque toujours une espèce de gouffre. Ce n'est pas dans ce sens qu'Horace voulait qu'on se hâtât vers son but : *semper ad eventum properet.*

Ainsi je ne comprends pas pour l'instruction de quelles sociétés ces lettres peuvent avoir été publiées.

(a) M'accusera-t-on d'être ici en contradiction avec le jugement que j'ai porté ailleurs des indécentes Contemporaines? Je crois qu'on me ferait tort. . . Et en général, le reproche d'inconséquence, qu'ont sans cesse dans la bouche les esprits superficiels, ne prouve guère, à mon avis, contre ceux auxquels on le fait, sinon qu'on se hâte de les contredire avant de les avoir bien compris.

Je ne doute pas que l'auteur ne les croie instructives ; mais moi , je ne les trouve que dangereuses , presque aussi dangereuses que les liaisons dont elles sont destinées à faire sentir le danger. L'auteur a beau prendre pour épigraphe cette phrase de Rousseau : *j'ai vu les mœurs de mon tems , & j'ai publié ces lettres*. L'excuse serait valable , si ce roman ressemblait à l'*Héloïse* : mais ces deux ouvrages n'ont pas le moindre rapport. . .

Mais si je commençais par donner une très-succinte analyse du roman dont je raisonne ? . . . Nous nous entendrions mieux.

Madame de Volanges vient de retirer du couvent sa fille Cécile , jeune personne sans aucun usage , sans aucune expérience , & , comme Ver-vert , *ne sachant rien de rien*. On la destine à épouser un comte de Gercourt , dont on ne nous dit guere autre chose sinon qu'il est en Corse , que son retour est différé , & qu'il a déplu à Mad. de Merteuil , qui se fait un très-grand plaisir de si bien disposer toutes choses qu'au moment où Cécile deviendra sa femme , Cécile soit déjà corrompue.

Cette Mad. de Merteuil est l'ame du roman. . . Avant que d'aller plus loin , faisons - la mieux connaître.

Son caractère est tout entier de génie. Il est dessiné & soutenu avec une singulière vigueur : il est tout neuf. Une longue lettre d'elle en donne la clef ; & cette

lettre, la meilleure peut-être de tout le recueil, est un chef-d'œuvre en son genre.

Elle vit dans le désordre le plus complet, & à force d'esprit & d'habileté elle a trouvé le secret de conserver une réputation intacte, la considération publique, l'estime & la confiance des femmes les plus honnêtes, de Mad. de Volanges en particulier. Tout cela, comme on voit, lui donne beau jeu contre la pauvre petite Cécile. (a)

Mad. de Merteuil a réduit en système l'art de séduire; elle en possède à fond tous les principes, en explique les théorèmes les plus compliqués, en a résolu les problèmes les plus difficiles: les conséquences les plus éloignées, les distinctions les plus subtiles n'échappent point à sa pénétration: elle a fait à ce sujet les observations les plus multipliées & les plus fines. Elle est réellement étonnante. Je doute très-fort qu'on trouvât ailleurs autant & d'aussi bons matériaux pour un traité complet de cette science. Ovide & son *art d'aimer* ne sont rien auprès. Et voilà précisément ce qui fait le danger de cette lecture. Personne, à ce que je suppose, ne me demandera pourquoi. On voit assez qu'un pareil système, développé avec complaisance, exposé avec art, avec gaieté,

(a) Une liaison avec une femme du caractère de cette Mad. de Merteuil est sans doute fort *dangereuse*. Mais est-elle évitable? A cet égard déjà, l'instruction qu'on peut retirer de ce roman n'est pas d'une grande utilité.

avec tout l'esprit possible , & par conséquent avec cet alliage de vérité que fait mettre par-tout l'esprit , (*veris falsa remiscens*) ne peut guere se lire , sans que l'imagination tout au moins en soit un peu corrompue , & les principes moraux plus ou moins obscurcis , altérés peut - être.

On jugera du caractère original de ce Loyalace femelle par le trait suivant mieux que par tout ce que je pourrais en dire. Elle est avertie qu'un jeune officier , nommé Prévan , a entrepris sa conquête , & s'est engagé à rendre à certaines femmes jalouses & curieuses un compte exact de ses succès. Comme Prévan est très-aimable & très-joli , elle se met en tête de l'avoir , & se promet en même tems d'empêcher qu'il n'ait à se vanter de l'aventure. Voici comment elle s'y prend. Elle lui fait des avances , mais mesurées , & telles que lui seul peut s'en appercevoir. Au bout de quelques jours , elle lui donne chez elle un rendez-vous nocturne , le reçoit en amante passionnée , n'oppose pas la moindre résistance à ses desirs , & n'a d'autre précaution que celle d'empêcher qu'il ne quitte ses habits , ce qui prouverait qu'elle est d'intelligence avec lui. Après en avoir passé sa fantaisie , elle lui dit tout - à - coup du plus grand sang-froid du monde : *Econtez-moi , vous aurez jusqu'ici un assez agréable récit à suite ; mais je suis curieuse de savoir comment vous raconterez la fin de l'aventure.* Aussi-tôt elle se met à sonner de toutes ses forces : les gens accourent à

la hâte ; une soubrette , confidente intime , avait eu soin de les faire veiller sans qu'il y parût d'affectation. Prévan perd la tête , veut se défendre , met l'épée à la main. Un valet de chambre vigoureux le désarme & le terrasse. On le met ignominieusement à la porte... Et qui soupçonnera la vertueuse marquise après ce grand éclat ? Est-il concevable que cet étourdi de Prévan ait osé lui manquer à ce point ? Le commandant du corps dans lequel il sert , vient le lendemain en faire des excuses : Prévan est mis aux arrêts ; c'est un homme écrasé. Et puis , qu'il raconte la chose telle qu'elle s'est passée , & qu'il la fasse croire , s'il peut. Grande rumeur parmi les dévotes : on plaint beaucoup Mad. de Merteuil ; il est bien fâcheux qu'une femme aussi sage ne soit pas à l'abri de semblables désagrémens. Et la bonne Mad. de Volange est la dupe de tout cela. Rien n'est plus plaisant.

Ainsi par mille artifices divers , par la rapidité de la marche de ses intrigues , par le soin qu'elle a de ne jamais écrire , par l'art avec lequel elle fait se faire quitter de l'amant dont elle commence à se dégoûter , elle vient à bout d'étouffer tous les mauvais bruits. L'un croit avoir été son seul amant ; un autre parlerait en vain & n'a aucun moyen de se faire croire ; un troisieme n'oserait parler , parce qu'elle a son secret. . . Elle a observé qu'il n'est presque personne qui n'ait quelque secret dont il craint par-dessus tout la révélation. Surprenez ce secret fatal , & vous tenez

tenez sous le ciseau la chevelure de Samson ; il cesse d'être redoutable pour vous.

Encore un trait de cet étrange caractère , & je reviens à mon analyse. L'amant en regne de la marquise de Merteuil est le chevalier de Belleruche, dont la tendresse romanesque a commencé par l'amuser & lui plaire , mais finit par lui devenir à charge. Elle en est excédée. Cependant , toujours fidelle à son système, elle veut que ce soit lui qui croie l'abandonner ; elle veut qu'il se reproche d'être ingrat & volage , qu'il s'étonne de l'épuisement de son cœur. Pour cela que fait - elle ? Elle l'emmène à sa campagne , où elle le surcharge à tel point d'amour & de caresses , où elle fait en sorte qu'ils vivent si fort en liberté , si bien uniquement l'un pour l'autre , que bientôt , aussi ennuyé d'elle qu'elle l'est de ses attentions délicates , de son sérieux amour & de sa tendre vénération , l'*attentif* Belleruche, comme elle l'appelle , n'y tient plus , prend de l'ennui , puis de l'humeur , puis de l'impatience , puis du dégoût : son amour tombe en langueur & ne peut plus se relever de cette léthargie. (a)

(a) Si les honnêtes femmes veulent y réfléchir , elles pourront trouver ici une leçon très - utile. Par quelle fatalité sont - elles ordinairement si peu observatrices ? C'est leur tort. Cela me rappelle une certaine lettre , qui m'avait été envoyée pour les Fugitives , & dont j'avais négligé de faire usage. On l'y trouvera. Il me semble qu'il y a dans cette lettre de fort bonnes choses.

Décembre 1782.

C

Telle est la dangereuse ennemie qui a juré la perte de l'innocente Cécile. Le séducteur dont elle a fait choix , c'est le vicomte de Valmont. Elle ne pouvait mieux choisir. C'est lui dont je disais qu'il est un diminutif de Lovelace. Il en a tout l'esprit & toute la dépravation ; il en a le ton *versatile* & la gaieté méchante ; il en a les vices , les agrémens , le manège. Quelques - unes de ses lettres ne le cedent point à celles de son modele , qui peut-être n'a sur lui d'autre avantage que d'être son aîné. Valmont en est une imitation facile , & point une servile copie : c'est un Lovelace , mais un Lovelace français ; il y a dans son caractère plus de naturel & moins de profondeur. On peut remarquer encore (je ne dirai pas que ce soit à l'avantage du romancier français) que le réservé Richardson , plein de respect pour les bienséances & la morale , est venu à bout de ne laisser dans les lettres de son héros rien qui soit le moins du monde indécent & capable d'inquiéter une imagination délicate ; au lieu que Valmont ne s'en fait pas faute , & met dans son style , aussi souvent que l'occasion s'en présente , une indécence légère , ingénieuse , & sans grossièreté , mais que Richardson ne se ferait pourtant pas permise.

Au reste , Valmont avec tout son esprit n'est qu'un écolier à grands talens en comparaison de la marquise. Il est un des Samsons dont cette artificieuse Dalila tient la chevelure sous le ciseau. Ils furent amans ; ils

sont amis. La conformité de leurs caracteres est le sceau de cette liaison. Une brouillerie pourrait leur devenir également funeste : ils ont en main de quoi se perdre l'un l'autre.

Dans ce moment, Valmont ne peut se prêter aux projets de Mad. de Merteuil : il est occupé ailleurs. Il passe quelque tems dans une campagne voisine de Paris, chez sa vieille tante Mad. de Rosemonde, où pour l'ordinaire il s'ennuie mortellement, mais où il ne s'ennuie point cette fois-ci, parce qu'il y a trouvé une femme à séduire.

Cette femme est la présidente de Tourvel, femme honnête, sincèrement dévote, & sensible comme le sont tous les vrais dévots. Obtenir sur elle une victoire bien complète, supplanter, pour ainsi dire, Dieu lui-même dans cette ame tendre, est un triomphe dont la nouveauté flatte l'orgueil & pique la curiosité du séducteur. Et dès qu'il aura satisfait cette fantaisie, il se propose de l'abandonner à elle-même.

Que cette Mad. de Tourvel est peu comparable à Clarisse ! Elle n'est qu'intéressante, & Clarisse est sublime. Elle fait une défense, assez longue, si l'on veut, mais faible, & qui dès les premiers pas laisse trop prévoir qu'elle succombera. Il ne tient même qu'à son indigne (a) vainqueur de hâter le mo-

(a) A l'occasion de cette épithète d'indigne, j'osera s'hasarder une critique contre le sublime roman de Richard.

ment de sa chute : ce qui rend cette intrigue un peu traînante , un peu languissante dans les commencemens.

De plus , & sur - tout , cette femme religieuse est mariée , & ne se défend pas plus , pas autrement , que si elle ne l'était pas. L'auteur ne tire aucun parti de cette circonstance essentielle. Autant vaudrait qu'elle fût fille. Elle est mariée , & n'est point retenue par l'horreur de l'adultère , par la crainte de violer un engagement sacré , de donner à son mari des enfans & des héritiers qui n'ont droit ni à sa tendresse , ni à ses biens : pas un mot de tout cela ; il n'est question que des dangers de l'amour. Elle est mariée , & ne se dit point qu'elle trompera la confiance de son époux , qu'elle ne méritera plus son affection , qu'elle empoisonnera ses jours : on ne fait quel homme c'est que le président de Tourvel , ni s'il aime , ni s'il est aimé , ni s'il mérite de l'être.

son : c'est que le faible de Clarisse pour Lovelace m'a toujours paru invraisemblable & incompatible avec un caractère de la trempe du sien. Je conçois mieux l'inclination de Mad. de Tourvel pour Valmont , parce que Mad. de Tourvel n'est pas Clarisse. D'ailleurs , le détail où entre à ce sujet le romancier français , explique fort bien ce goût. Encore une réflexion , pendant que nous y sommes. Souvent , en lisant Clarisse , j'ai mis Saint-Preux à la place de Lovelace , & je me suis demandé , *à celui-ci , comment Clarisse lui résisterait-elle ?* Serait-ce que , pour une femme honnête , Saint-Preux fût un séducteur plus dangereux encore que Lovelace ? Je le crois ; & par cette raison j'ai toujours été mécontent de Saint-Preux.

Voilà , si je ne me trompe , une faute capitale. On connaît si parfaitement tous les alentours de Clarisse !

Enfin , Mad. de Tourvel se rend après un siége de trois mois ; & sa défaite est on ne peut pas plus entière. C'est le plein abandon d'un cœur qui , fatigué d'une inutile résistance , se laisse entraîner sans réserve par sa passion. Honneur , devoir , vertu , tout est sacrifié ; elle a bu l'eau d'oubli : elle croit sa possession nécessaire au bonheur de son amant ; & comme elle ne veut , comme elle ne peut plus être heureuse qu'en lui , sans lui opposer ni refus , ni regrets , ni remords , elle renonce à elle-même , elle renonce à tout pour le contenter. Elle n'est plus ni épouse , ni dévote ; elle n'est ni honnête , ni mal-honnête . . . elle n'est plus qu'amante.

Que pensez - vous , lecteur ? Ne l'excusez - vous point ? O combien l'emportement d'une passion vraie a de droits sur notre indulgence ! & n'est-il point à craindre que cette sympathie n'amollisse nos cœurs , n'affaiblisse nos principes ? De pareils tableaux seront toujours dangereux à présenter. . . *J'ai vu les mœurs sentimentales de mon tems* , & je n'aurais point publié ces lettres.

Une mere de famille a dit à l'auteur qu'elle croirait rendre un vrai service à sa fille en lui donnant ce livre le jour de son mariage. (a) Je suis bien

(a) Au surplus , la tournure ingénieuse de cette sen-

éloigné, quant à moi, de penser comme cette mère-là. Etrange présent de noces, que le roman où l'épouse infidèle, au moment où elle vient de violer le premier de tous ses devoirs, n'en devient que plus intéressante!

C'est, je crois, la lance d'Achille, dont le fer en limaille guérissait radicalement les blessures qu'elle avait faites. Voyons si la lettre suivante de la bonne Mad. de Rosemonde (a) à Mad. de Tourvel, qui lui a fait confidence de sa faiblesse, ne pourra point produire sur le lecteur un effet à peu près semblable.

« O ma jeune amie ! je vous le dis avec douleur, mais vous êtes bien trop digne d'être aimée pour que jamais l'amour vous rende heureuse. Eh ! quelle femme vraiment délicat & sensible n'a pas trouvé l'infortune dans ce même sentiment qui lui promettait tant de bonheur ! Les hommes savent-ils apprécier la femme qu'ils possèdent ? Ce n'est pas que plusieurs ne soient honnêtes dans leurs procédés & constants dans leur affection : mais parmi ceux-là même, combien peu savent encore se mettre à l'unisson de notre cœur ! . . . (b) Ne croyez pas, ma chère amie,

tence n'est pas neuve. On a porté, avec plus de raison, selon moi, le même jugement des *Contemporaines*. Si cette conciliation peut satisfaire les moralistes prudes, j'y souscris.

(a) Cette lettre devrait-elle être de Mad. de Rosemonde ? Telle qu'on nous dépeint cette vieille dame, il y a trop d'esprit pour elle.

(b) Mais enfin, il en est. . . *Je l'éprouve*, dira toute

que leur amour soit semblable au nôtre. Ils éprouvent bien la même ivresse, souvent même ils y mettent plus d'empportement; mais ils ne connaissent pas cet empressement inquiet, cette sollicitude délicate, qui produit en nous ces soins tendres & continus, dont l'unique but est toujours l'objet aimé. (*a*) L'homme jouit du bonheur qu'il ressent, & la femme de celui qu'elle procure. Cette différence, si essentielle & si peu remarquée, (*b*) influe pourtant d'une manière bien sensible sur la totalité de leur conduite respective. Le plaisir de l'un est de satisfaire des de-

amante aimée. . . Toute cette morale sera donc insuffisante pour elle. Et voilà l'écueil où vient toujours échouer cette morale de calcul, qui se croit si persuasive, & qui néglige de remonter aux grands principes, aux principes universels du devoir. On ne calcule point pour soi comme on avait calculé pour les autres. On pose différemment sa règle, & le résultat de l'opération ne saurait être le même.

(*a*) *Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines...*

On dit bien mal. Non, ce n'est pas à l'ombre d'un triste couvent, c'est au sein de l'amour que naquit ce cortège aimable. Bien long-tems avant qu'il y eût des couvens, la première amante eut ces tendres soins: Yarico, sans autre maître que la nature, les prodiguait au marchand Anglais qui la trahit.

(*b*) Dans cette différence, que je crois réelle, j'admire la sageffe bienfaisante de la nature, qui, destinant la femme à la vie sédentaire & l'homme à la vie active, approprie le caractère de chaque sexe à sa destination, pour qu'il trouve plus de bonheur à la remplir. . . O que tout ce que la nature a fait est bien fait!

firs; celui de l'autre est sur-tout de les faire naître.

(a) Plaire n'est pour lui qu'un moyen de succès; tandis que pour elle c'est le succès lui-même. Et la coquetterie, si souvent reprochée aux femmes, n'est autre chose que l'abus de cette façon de sentir, & par-là même en prouve la réalité. Enfin, ce goût exclusif, qui caractérise particulièrement l'amour, n'est dans l'homme qu'une préférence qui sert au plus à augmenter un plaisir qu'un autre objet affaiblirait peut-être, mais ne détruirait pas; tandis que dans les femmes c'est un sentiment profond, qui non-seulement anéantit tout desir étranger, mais qui, plus fort que la nature & soustrait à son empire, ne leur laisse éprouver que répugnance & dégoût là même où semble devoir naître la volupté. . . Et n'allez pas croire que des exceptions plus ou moins nombreuses, qu'on peut citer, puissent s'opposer avec succès à ces vérités générales. Elles ont pour garant la voix publique, qui pour les hommes seulement a distingué l'infidélité de l'inconstance: distinction dont ils se prévalent, quand ils devraient en être humiliés, & qui, pour notre sexe, n'a jamais été adoptée que par ces femmes dépravées qui en font la honte, & à qui tout moyen paraît

(a) *Ergo virum tuum appetitus tuus erit; & ipse praeerit tibi.* Philosophes galans de nos jours! l'autorité maritale a donc son fondement dans la nature même.

bon , qu'elles esperent pouvoir les sauver du sentiment pénible de leur bassesse. J'ai cru , ma chere belle , qu'il pourrait vous être utile d'avoir ces réflexions à opposer (a) aux idées chimériques d'un bonheur parfait , dont l'amour ne manque jamais d'abufer notre imagination : espoir trompeur , auquel on tient encore , même alors qu'on se voit forcé de l'abandonner , & dont la perte irrite & multiplie les chagrins , déjà trop réels , inséparables d'une passion vive. »

La morale de cette lettre est , que toute femme sensible & sensée doit fermer l'oreille aux discours des amans ; . . . & de plus , si l'on y pense bien , que le mariage est une institution très-sage , très-salutaire & très-bien combinée , où sont ménagés , autant que possible , les intérêts respectifs des deux sexes. Je crois l'homme plus fait pour être bon mari que pour être amant tendre & fidele.

Valmont , car il est tems de revenir à lui , Valmont ne voulait , comme nous l'avons vu , se faire aimer de la présidente que pour la perdre. Dès qu'il l'a eue , il songe à la quitter : mais il cherche quelque moyen de rendre cela piquant ; son ame corrompue ne goûte plus le plaisir sans cet assaisonnement.

(a) Faibles armes , hélas ! . . . Ce remede , comme tant d'autres en morale , n'est qu'un remede de précaution , qui peut quelquefois prévenir le mal , mais qui ne peut le guérir.

On ne fait toutefois s'il n'est pas plus touché qu'il ne le veut & qu'il ne s'y attendait, de la passion si vraie dont il est l'objet ; si la contagion d'un tel amour ne l'a point gagné, quelque effort qu'il ait fait pour s'en garantir ; s'il n'est point, en un mot, amoureux sans le savoir, & bien honteux de l'être. Le lecteur demeure à cet égard dans une incertitude désagréable, que je reprocherais à l'auteur, s'il était question d'un sentiment moins équivoque de sa nature.

Quoi qu'il en soit, Mad. de Merteuil, à qui Valmont a écrit tout le détail de cette intrigue, est impatientée de sa longueur, trouve que son ami se rouille auprès de sa dévote, veut qu'il rompe brusquement avec elle, & lui envoie le modèle de lettre que je crois devoir transcrire ici à cause de son originalité.

« On s'ennuie de tout, mon ange ! c'est une loi de la nature. *Ce n'est pas ma faute.* . . Si donc je m'ennuie aujourd'hui d'une aventure qui m'occupe entièrement depuis quatre mortels mois, *ce n'est pas ma faute.* . . Si, par exemple, j'ai eu juste autant d'amour que toi de vertu, & c'est sûrement beaucoup dire, il n'est pas étonnant que l'un ait fini en même tems que l'autre. *Ce n'est pas ma faute.* . . Il suit de là que depuis quelque tems je t'ai trompée : mais aussi ton impitoyable tendresse m'y forçait en quelque sorte. *Ce n'est pas ma faute.* . . Aujourd'hui

une femme que j'aime éperdument exige que je te sacrifie. *Ce n'est pas ma faute. . .* Je sens bien que voilà une belle occasion de crier au parjure. Mais si la nature n'a accordé aux hommes que la confiance, tandis qu'elle donnait aux femmes l'obstination, *ce n'est pas ma faute. . .* Crois-moi, choisis un autre amant, comme j'ai fait une autre maîtresse. *Ce conseil est bon, très-bon !* Si tu le trouves mauvais, *ce n'est pas ma faute. . .* Adieu, mon ange ! Je t'ai prise avec plaisir ; je te quitte sans regret ; je te reviendrai peut-être. Ainsi va le monde. *Ce n'est pas ma faute. »*

Cette lettre odieuse & vile, mais ingénieuse & gaie, est trop conforme à la tournure d'esprit de Valmont pour qu'il balance à en faire usage. Sur-le-champ il la copie & l'envoie.

Que devient, en la recevant, la sensible dévote ? elle qui se croyait aimée, qui n'avait plus que l'amour & que l'amour dédommageait de tout, qui avait rendu son amant possesseur de son existence ! Elle se réveille abandonnée comme Ariane ; elle voit qu'elle a été jouée & trompée : il ne lui reste rien. . . D'autant plus à plaindre dans cette affreuse situation, qu'elle doit se dire à elle-même : *je l'ai bien mérité.* Le désespoir amène à sa suite un délire que termine bientôt la mort.

Or maintenant, est-ce ici que se trouve la morale du roman ? Mais quoique, par une de ces inconséquences dont fourmille la société, un Valmont soit bien

reçu par-tout , on fait pourtant assez combien est *dan- gereuse* une *liaison* particuliere avec un tel homme. Il n'était pas besoin de faire un long roman pour ne nous apprendre que cela.

Pendant que cette intrigue va lentement son train , Mad. de Merteuil s'occupe de Cécile.

Un certain chevalier Danceny est devenu amoureux d'elle ; & elle lui rend amour pour amour avec une bonne - foi & une sécurité d'enfant.

Mais on ne peut rien faire de ce Danceny : c'est un autre enfant , un amoureux à principes , un Céladon tout plein de réserve & de respect pour l'innocence de son enfantine maîtresse.

Mad. de Merteuil essaie de tout , & rien ne lui réussit. Elle a beau leur ménager de longues entrevues , rendre ces entrevues furtives , faire en sorte que la mere de Cécile défende au chevalier l'entrée de sa maison , irriter ainsi l'amour par l'aiguillon de la gêne , rendre odieux à Cécile le mari qu'on lui destine : tous ces artifices , quoique très-bien entendus , ne produisent rien ; l'honnête Danceny est à l'épreuve de tout.

Heureusement pour les projets de l'inférieure marquise , Cécile & sa mere vont passer quelque tems à la campagne de Mad. de Rosemonde avec Valmont , qui ne trouve rien de plus aisé que de mettre à fin cette aventure.

Pour la rendre piquante , il trouve plaisant d'em-

ployer Danceny lui-même, dont il est le confident, comme Mad. de Merteuil l'est de Cécile, à faire réussir son projet.

Il lui écrit, sans s'expliquer davantage : *Cécile se refuse obstinément à un moyen simple, commode & sûr, de vous voir. Ce moyen est seulement de donner à Valmont une clef de sa chambre; que Cécile refuse en effet, non qu'elle ait la moindre défiance, (a) mais parce qu'il lui paraît trop hardi de faire faire une fausse clef.*

Voilà Danceny tout désespéré, qui écrit à son amante une lettre de reproche, à laquelle la trop ingénue personne répond de la manière du monde la plus comique. (b) *Si j'avais pu prévoir ça, j'aurais pris cette clef tout de suite... A présent, est-ce que je refuse de la prendre, cette clef? Je la prendrai dès demain; & puis nous verrons ce que vous aurez encore à dire.*

Le triomphe de Valmont est facile. Mais Cécile n'est qu'à demi seduite: triste & confuse de sa faiblesse, elle ne fait qu'à se cacher le lendemain; & le soir, quand Valmont, comme ils en étaient convenus, veut retourner à sa chambre, il la trouve,

(a) N'est-ce point aussi faire cette Cécile un peu trop naïve?

(b) De toutes les lettres de Cécile, je voudrais que l'auteur n'eût presque conservé que celle-ci. Ces puérités, affectément mal écrites, amusent une fois, deux, trois au plus, & ennuient à la longue.

contre son attente , fermée en - dedans , & il en est fort piqué,

Mais Mad. de Merteuil , à qui la petite Volanges s'est fort empressée d'écrire avec autant de naïveté que d'embarras ce qui lui est arrivé , la plaîsante beaucoup sur ses serupules , se moque d'elle , la pèrifle ; & son élève docile refait des avances , & presque des excuses à Valmont , qui se laisse fléchir aisément par ce singulier repentir.

Il s'amuse fort à enseigner à l'Agnes qu'il a séduite , ce qu'il appelle le *catéchisme de la débauche* : il s'applaudit d'avoir fait en sorte que le mari de son écolière ne courra pas le risque de mourir sans postérité , & que le chef de la maison de Gercourt ne sera à l'avenir qu'un cadet de celle de Valmont : il rit en pensant à la surprise de Gercourt , quand il trouvera si bien instruite une femme qu'il croira novice , quand il l'entendra prononcer avec candeur , avec assurance , les termes réproûvés qu'elle devrait ignorer entièrement.

Qu'est-ce donc que tout cela ? va me demandet avec honteur quelque lectrice impatientée. . . Et elle aura raison. Je ne fais quel mauvais roman a pour titre , *le Triomphe de l'infortuné*. On aurait pu intituler celui-ci , *le Triomphe du libertinage*. . . L'auteur a beau dire : je ne saurais voir l'utilité du double cours de séduction qu'il juge à propos d'y faire faire à ses lecteurs.

Mad. de Volanges cependant s'est méprise sur la cause de l'air abattu de Cécile. Croyant y voir l'effet d'un amour traversé, elle penche à permettre son mariage avec Danceny. Avant de s'y déterminer, elle consulte encore sa respectable amie, Mad. de Merteuil. Comme ce n'est pas le compte de celle-ci, elle combat fortement cette idée dans une lettre parfaitement bien écrite, parfaitement bien raisonnée à mon gré, & dans laquelle on jugera que je n'ai pas été peu surpris de retrouver une morale tout-à-fait analogue à la mienne (a) sur cet intéressant sujet..

Transcrivons.

« J'ignore, ma chère amie, si j'ai contre cette passion une prévention trop forte ; mais je la crois redoutable, même dans le mariage. Ce n'est pas que je désapprouve qu'un sentiment honnête & doux vienne embellir le lien conjugal & adoucir en quelque sorte les devoirs qu'il impose. Mais ce n'est pas à lui qu'il appartient de le former : ce n'est pas à l'illusion d'un moment à régler le choix de notre vie. En effet, pour choisir il faut comparer : & comment le pouvoir, quand un seul objet nous occupe ; quand celui-là même on ne peut le connaître, plongé que l'on est dans l'ivresse & l'aveuglement ? ... J'ai rencontré, comme vous pouvez croire, plusieurs fem-

(a.) Voyez les réflexions que j'ai faites à l'occasion de *Zoé*, drame de M. Mercier, dans le Journal d'août, 1782, pages 51--58.

mes atteintes de ce mal dangereux ; j'ai reçu les confidences de quelques - unes. A les entendre, il n'en est point dont l'amant ne soit un être parfait ; mais ces perfections chimériques n'existent que dans leur imagination. Leur tête exaltée ne rêve qu'agrémens & vertus ; elles en parent à plaisir celui qu'elles préfèrent ; c'est la draperie d'un dieu , portée souvent par un modèle abject. Mais , quel qu'il soit , à peine l'en ont - elles revêtu , que , dupes de leur propre ouvrage , elles se prosternent pour l'adorer... Ou votre fille n'aime pas Danceny , ou elle éprouve cette même illusion. Elle est commune à tous deux , si leur amour est réciproque. Ainsi votre raison pour les unir à jamais se réduit à la certitude qu'ils ne se connaissent pas , qu'ils ne peuvent se connaître. . . Mais , me direz-vous , M. de Gercourt & ma fille se connaissent - ils davantage ? Non , sans doute ; mais au moins ne s'abusent - ils pas : ils s'ignorent seulement. Qu'arrive - t - il dans ce cas entre deux époux que je suppose honnêtes ? C'est que chacun d'eux étudie l'autre , s'observe vis - à - vis de lui , cherche & reconnaît bientôt ce qu'il faut qu'il cède de ses goûts & de ses volontés pour la tranquillité commune. Ces légers sacrifices se font sans peine , parce qu'ils sont réciproques & qu'on les a prévus : bientôt ils font naître une bienveillance mutuelle ; & l'habitude , qui fortifie tous les penchans qu'elle ne détruit pas , amène peu à peu cette douce amitié , cette

ten.lre

tendre confiance qui , jointes à l'estime , forment , ce me semble , le véritable , le solide bonheur des mariages . . . Les illusions de l'amour peuvent être plus douces : mais qui ne sait aussi qu'elles sont moins durables ? & quels dangers n'amene point le moment qui les détruit ! C'est alors que les moindres défauts paraissent choquans & insupportables , par le contraste qu'ils forment avec l'idée de perfection qui nous avait séduite. Chacun des deux époux croit cependant que l'autre seul a changé , & que lui vaut toujours ce qu'un moment d'erreur l'avait fait apprécier. Le charme qu'on n'éprouve plus , il s'étonne de ne le plus faire naître ; il en est humilié. La vanité blessée aigrit les esprits , augmente les torts , produit l'humeur , enfante la haine ; & de frivoles plaisirs sont payés enfin par une longue infortune. »

Le tableau n'est que trop fidele ; & je serais entièrement de l'avis de Mad. de Merveuil , si elle n'outrait pas un peu les choses. L'exagération n'est pas dans ce qu'elle dit des funestes suites d'un mariage par amour. Mais , pour que tout s'arrange aussi bien qu'elle le suppose entre deux personnes qui s'épousent sans amour , il faut que ni l'une ni l'autre n'aient le cœur prévenu par un autre amour. Ainsi dès qu'une fois l'amour s'en mêle , il ne reste plus que le choix des fautes ; & alors , ne vaut-il pas mieux consentir à ce que l'épouse coure les risques du voyage avec le compagnon qu'elle choisit elle-même , quoi qu'en

Décembre 1782.

D

aveugle ; que de la forcer à les courir avec un compagnon qu'elle n'accepte qu'avec répugnance ? O mœurs antiques ! vie retirée ! éducation solitaire des filles ! combien vous étiez plus propres à produire d'heureux mariages que nos institutions modernes !

Jusqu'ici tout a succédé aux deux héros (a) du roman au gré de leurs desirs. Mais tout-à-coup ils se brouillent ; & l'on ne fait trop pourquoi : car le sujet de leur brouillerie n'est guère vraisemblable. . . Le voici.

La marquise a promis à son digne ami de le reprendre pour amant , quand il aurait expédié l'affaire de sa présidente. Et elle consent agréablement à acquitter sa lettre de change : elle veut bien l'avoir , mais pour une soirée. Elle lui représente fort sagement que , pour qu'une liaison de cette nature puisse

(a) On a dit , & avec raison , selon moi , que Satan était le vrai héros de Milton. J'ai bien plus de raison de dire que le diabolique Valmont & sa diabolique amie sont les héros de ce roman Il n'y a point d'esprit à le dire ; cela saute aux yeux. On voit bien que ce sont les deux caractères favoris de l'auteur , ceux qu'il a travaillés avec le plus de complaisance , & , pour ainsi dire , le plus *careffés* : ils éclipsent tous les autres ; tous leur sont subordonnés , sacrifiés. Mad. de Rosemonde n'est qu'une bonne vieille ; Cécile n'est qu'un sot enfant ; Mad. de Volanges est toujours dupe ; l'honnête Danceny est un peu fade ; la sensible présidente n'intéresse guère qu'après avoir succombé. Je demande si ce n'est pas là un juste sujet de se plaindre du romancier. . . Tel est-il donc l'ascendant du vicieux ? Ne le croyez pas !

être de quelque durée, sans qu'il en résulte un dégoût mutuel, il faut absolument de l'amour. . . « Et de l'amour ; en a-t-on quand on veut ? Cela serait vraiment fort embarrassant, si l'on ne s'était pas aperçu qu'heureusement il suffisait qu'il en existât d'un côté. La difficulté est devenue par-là de moitié moindre, & même sans qu'il y ait eu beaucoup à perdre.. En effet, l'un jouit du bonheur d'aimer, l'autre de celui de plaire, un peu moins vif à la vérité, mais auquel se joint le plaisir de tromper, ce qui fait équilibre ; & tout s'arrange. . . Mais dites-moi, vicomte, qui de nous deux se chargera de tromper l'autre ? Vous savez l'histoire de ces deux fripons, qui se rencontrèrent en jouant : *Nous ne nous ferons rien, se dirent-ils, payons les cartes par moitié ; & ils quittèrent la partie. . .* Suivons, croyez-moi, ce prudent exemple ; & ne perdons pas ensemble un temps que nous pouvons si bien employer ailleurs. »

A de si bonnes raisons je ne vois pas qu'il y eût un mot à répliquer. Cependant Valmont ne s'en contente pas : il s'obstine dans ses prétentions, ce qui ne me paraît pas être dans son caractère ; il se pique ; il menace, & la courageuse marquise accepte fièrement le défi.

Elle a voulu essayer de Danceny, qu'elle n'a pas eu beaucoup de peine à captiver, & cette fantaisie lui dure encore. Valmont s'amuse à la traverser. Pour s'en venger, Mad. de Merteuil instruit Danceny de

l'aventure de Cécile. Danceny se bat avec le séducteur de sa maîtresse & le blesse à mort. Mais avant que d'expirer, Valmont remet entre les mains de son vainqueur les lettres de la marquise, qui n'a d'autre ressource qu'une fuite précipitée.

Cécile se retire dans un couvent, sans que sa mère sache pourquoi ; & Danceny, dégoûté du monde par un si malheureux début, s'embarque pour Malthe, dans le dessein d'y faire ses vœux. . . Dénouement auquel on peut reprocher d'être tragique sans effet. . . Au reste, dans les romans comme dans les comédies, il est si peu de dénouemens satisfaisans, que cette faute en est à peine une.

Par ses défauts, aussi bien que par son mérite, cet ouvrage nous a paru exiger que nous en fissions cette longue analyse raisonnée, dont nous allons maintenant donner le résultat.

Moralement parlant, il me paraît incontestable que c'est un mauvais livre ; je le mets à l'*index*. Et par cette raison, quelque talent qu'ait l'auteur, je ne me soucie aucunement qu'il donne au public la suite des aventures de la petite Volanges, ni l'histoire finissante de la juste punition de Mad. de Merteuil. Je souhaite fort sur-tout que jamais nous ne voyions paraître un certain *compte ouvert entre la marquise de Merteuil & le vicomte de Valmont*. Nous en savons bien assez sur ces deux personnages.

J'avoue néanmoins que la lecture de ce roman

peut faire naître quelques réflexions utiles : par exemple, sur le danger d'une éducation telle que celle de Cécile, sur le risque presque certain que court une femme mariée qui garde à un amant le secret de ses avances, qui n'a pas la précaution de mettre entr'elle & lui une amie ou son mari, qui se flatte d'échapper à ses poursuites sans sortir de l'ombre, toujours dangereuse, du mystère, où tous les avantages sont pour le poursuivant, &c. &c.

Mais d'où vient cette utilité ? De ce qu'il est absolument impossible (je le pose en fait) de faire, je dis, de bien faire, le récit détaillé, complet, raisonné, d'une action de quelque étendue, sans que cette narration amène avec elle des choses utiles, des leçons instructives,

Fluminis

Ritu, lapides adesos

Stirpesque raptas & pecus, & domos

Volventis una, non sine montium

Clamore, vicinaque sylvas,

Cum fera diluvies quietas

Irritat amnes.

C'est un fleuve débordé, qui entraîne tout ce qui se trouve le long de ses bords : la morale y flotte pêle-mêle avec le reste : le cours de la narration en emporte naturellement, nécessairement, plusieurs fragmens avec soi. . . C'est apparemment faite d'avoir fait cette réflexion qu'on a imaginé de faire du poëme

épique un long apologue. On en voyait résulter quelques vérités morales : on a voulu qu'elles en fussent le but. C'était être *finaliste* en poésie.

A n'envisager les *Liaisons dangereuses* qu'en littérateur , je dirai encore que c'est un roman où il y a d'excellens détails , plutôt que ce n'est un bon roman. L'ensemble ne m'en plaît guere ; l'intrigue pourrait à mon avis être mieux conduite , & sa marche plus rapide ; les caractères pourraient être mieux développés : car il n'y en a que trois qu'on connaît à fond , Valmont , Cécile & la marquise ; les quatre ou cinq autres ne sont qu'esquissés.

Quant à l'intérêt , il est presque nul , comme l'auteur l'a fort bien remarqué lui-même ; ce n'est qu'un intérêt de curiosité , & non pas un intérêt de sentiment : l'esprit seul s'amuse , & le cœur s'ennuie . . . Ce qui au reste , si je ne me trompe , n'aura pas nui , autant que l'auteur semblait le craindre , au succès de l'ouvrage.

Relisez la note finale de *l'Héloïse* , avec laquelle ce roman - ci forme le plus parfait contraste. Rousseau se félicite de ce que l'intérêt qu'excite son recueil , s'il est faible , est du moins pur & sans mélange de peine , parce qu'il n'est pas produit par des noirceurs , & qu'il ne résulte pas du long développement du caractère d'un scélérat , qui joue le grand rôle , auquel on prête l'éclat le plus imposant. Il a la bonhomie , peut-être ironique , de plaindre beaucoup les

auteurs qui, dévorés du zèle de l'utilité publique, passent leur vie à ourdir de pareils tiffus de méchancetés. Pour moi, ajoute-t-il, & nous nous joignons à lui dans ce sentiment, pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies : mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

Mais savez-vous que le succès prodigieux de *l'Héloïse* me paraît un vrai problème, que j'en suis surpris, que je serais fort tenté de douter qu'elle réussît aussi bien aujourd'hui ; & qu'au contraire je ne serai point du tout étonné de la réussite des *Liaisons dangereuses*, où il y a ample pâture pour l'esprit, comme dans *l'Héloïse* pour le cœur ? C.



THÉÂTRES.

COMÉDIE FRANÇAISE.

AGIS, tragédie en cinq actes & en vers, représentée pour la première fois par les comédiens français le 23 décembre 1779 à Versailles, & à Paris le 6 mai 1782, par M. LAIGNELOT. Prix 30 s. Paris, Démonville. In-8°, de 68 pages.

C'EST un principe reconnu en littérature, qu'un premier ouvrage mérite toujours de l'indulgence. Il serait à la fois barbare & injuste de chercher à décourager un jeune homme qui se présente dans une carrière difficile, & sur-tout lorsqu'il annonce un talent qui fait espérer de la lui voir parcourir avec honneur. Loin de nous cette sévérité hors de saison, qui marque moins le desir d'être utile que l'envie de nuire, & qui, sous prétexte de venger la cause du goût, ne sert que trop souvent de voile à la vengeance personnelle & à la malignité. Le devoir d'un journaliste est, il est vrai, de dire la vérité. Il se doit avant tout au public, & il serait indigne de la confiance de ses lecteurs, si des motifs étrangers à ce sentiment guidaient sa plume; mais il est une manière de reprendre, comme une façon de louer,

qui exclut en même tems l'injustice & la complaisance. C'est cette maniere que nous allons employer pour faire connaître la tragédie de M. Laignelot. Il a dû voir par l'accueil qu'on a fait à sa piece, combien le public cherchait à l'encourager ; & nous espérons qu'il ne verra pas une autre intention dans le compte que nous en allons rendre.

A C T E I^{er}. Agésistrate , mere d'Agis , ouvre la scene ; elle vient d'armer son fils pour le combat qu'il livre à Léonidas son beau - pere , autrefois son collegue au trône , & qui l'avait fait proscrire. Agis , revenu de son exil , est parvenu à son tour à détrôner Léonidas. Lyfander , vieil ami d'Agis , vient annoncer à sa mere sa victoire. Elle assemble le sénat qu'elle harangue en faveur d'Agis , & c'est par ce discours que nous apprenons l'histoire qui a précédé la scene. Ampharès , autre sénateur , vient annoncer que la mort de Cléombrote , collegue d'Agis & successeur de Léonidas , a fait changer la face du combat , en assurant la victoire à ce dernier.

Agis se rend , madame , ou fuit dans ce moment.

A G É S I S T R A T E .

Il triomphe , ou n'est plus. Vainement à sa gloire
 On voudrait imprimer une tache si noire.
 Agis se rend ! En vain on prétend l'avilir.
 Les traitres devant lui pourront encor pâlir ;
 Et je cours , des méchans humiliant l'audace ,
 Si mon fils est vaincu , prendre au combat sa place.

Ces sentimens font beaux assurément , & dignes d'une Spartiate ; mais ils font tellement éloignés de nos mœurs , qu'on a peine à s'y accoutumer : & cette inhabitude en affaiblit nécessairement l'effet , & nuit au succès de l'ouvrage qui nous les présente. Ampharès , resté seul avec Lyfander , voudrait l'attirer dans le parti du vainqueur , & lui faire abandonner celui d'Agis. Mais ce vertueux sénateur reste fidelle à son ami , & Ampharès n'emporte pour fruit de sa lâcheté que la honte de l'avoir laissé paraître.

ACTE II. Agis arrive avec un petit nombre des siens échappés au carnage , & qui le couvrent de leurs boucliers. Il les exhorte à se ranger auprès de Lyfander qui saura les protéger ; & resté seul , il voit avec étonnement sa femme qui vient le trouver.

On doit se rappeler que Chélonis , fille de Léonidas , a quitté son époux pour suivre son pere dès qu'elle l'a vu malheureux. Mais aussi , dès que la fortune se déclare contre Agis , elle revient à lui.

L'adversité te rend mon amour & ta femme ;
Agis infortuné regne seul sur mon ame.

Léonidas victorieux se présente , & vient annoncer à Agis son supplice. C'est en vain que Chélonis veut attendrir son pere & sauver son époux. Elle lui représente qu'une telle action le couvrira d'opprobre , & que le soin de sa propre gloire doit le ramener à des sentimens plus humains. Le cri de la vengeance

seul se fait entendre dans le cœur de Léonidas ; & il est prêt d'ordonner le supplice de son ennemi lorsqu'Agésistrate vient , non pas pour implorer la grace de son fils , mais demander la mort en sa place.

Mon fils est innocent , seule je suis coupable ,
Si , te chassant du trône , il fut juge implacable ,
N'en accuse que moi , qui , dès ses jeunes ans ,
Fis naître en lui l'horreur du crime & des méchans .
Punis-moi d'avoir pu former un tel courage ;
Ses vertus sont de moi , ses mœurs sont mon ouvrage .

Léonidas ne se laisse point fléchir . La mort , dit-il , va vous unir tous deux . Chélonis lui rappelle que , lors de sa défaite , Agis protégea sa retraite , & le sauva de la fureur du peuple .

Et mon père vainqueur ne l'imiterait pas !
Il souffrirait qu'Agis plus que lui magnanime . . .

A G I S .

On peut sauver les jours de ceux qu'on mésestime ,
Non leur devoir les siens ; ou c'est les profaner ;
Le crime n'eut jamais le droit de pardonner .

Tant d'audace ne fait qu'irriter Léonidas . Il sort en ordonnant aux gardes de se saisir des portes ; sa fille le fuit , & Agis reste seul avec sa mère . Il veut se donner la mort ; mais Agésistrate lui prouve que c'est plutôt une lâcheté qu'un acte de courage .

La mort d'un citoyen ne peut être honorable
Qu'autant qu'à la patrie il la rend profitable .

A l'opprobre , mon fils , c'est te vouer enfin ;
Que pour l'amour de toi t'immoler de ta main.

Lyfander vient annoncer que le peuple au désespoir a chassé les gardes qui retenaient Agis , & demande à le voir. Mais le tyran va , dit-on , créer des éphores nouveaux , dont il disposera , & qui feront périr Agis ; car , à Sparte , ces magistrats bravaient le diadème.

Et sous le nom sacré de ministres des loix ,
Sont maîtres de l'état , & des jours de leurs rois.

Agis sort avec son ami pour se rendre au sénat ,
& sa mere pour animer le peuple en sa faveur.

ACTE III. Léonidas apprend à Ampharès qu'il vient de peupler le sénat d'éphores nouveaux qui lui sont tous dévoués & prêts à servir sa vengeance. Il craint cependant encore le peuple , qui s'est déclaré pour Agis.

La force jusqu'ici m'a donné l'avantage ;
La ruse maintenant doit couronner l'ouvrage.

.....
Tu fais combien le peuple est crédule & volage ;
Il prendra pour pitié le calme de la rage.

Mais si ce peuple résiste , il est déterminé à le livrer à ses soldats , & à tout immoler à son ressentiment. Pour animer Ampharès à le servir , Léonidas lui promet le trône d'Agis.

Le superbe abattu , sa couronne est à toi.

Mais lorsqu'il est seul, il se promet bien d'im-
moler Ampharès lui-même, lorsqu'il aura servi sa
vengeance.

Celui qui peut livrer son bienfaiteur, son maître,
Deviendra mon bourreau pour peu qu'il gagne à l'être, ?

Avec lui cependant il m'importe de feindre;

Agis respire encore, & j'ai besoin d'un bras

Qui d'un meurtre nouveau ne s'épouvante pas. (a)

C'est ainsi que par-tout, si l'on aime la trahison,
l'on déteste le traître; & l'on ne tarde pas à le punir,
dès qu'il ne peut plus être utile. Agis, accompagné
de ceux de son parti, de sa mere & de sa femme,
vient plaider devant le peuple la cause de l'égalité,
& réclamer l'exécution des loix de Lycurgue. Léonidas
s'oppose vainement à ce rétablissement: les
raisons d'Agis sont les plus convaincantes. Nous ne
citerons que les vers suivans, qui ont été vivement
applaudis.

. Ah! barbare, comment
Veux-tu qu'un malheureux combatte vaillamment?
Peut-il s'intéresser à la cause publique,
S'il ne peut te montrer un autel domestique,
Un seul tombeau des siens? Qui peut l'encourager?
S'arme-t-il pour sauver ses foyers en danger?

(a) L'auteur avait mit d'abord; *qui du meurtre d'un
roi ne s'épouvante pas, mais on lui a fait changer ce
vers à la police.*

Regarde autour de moi ; presque tous sans asyle
Sont avant de braves même au sein de leur ville, &c.

Léonidas pressé veut porter cette affaire devant le sénat ; mais Agis , qui y aurait consenti avec joie dans d'autres tems , s'y oppose aujourd'hui , que ce corps n'est plus composé que de membres avilis , choisis par le tyran & dévoués à ses volontés. Léonidas consent enfin à rétablir l'égalité , & tous sortent pour aller au temple offrir un sacrifice aux dieux , & jurer la paix aux pieds de leurs autels.

ACTE IV. Léonidas a pris le moment du sacrifice , & profite de la sécurité qu'inspire cette cérémonie , pour faire arrêter Agis au milieu d'un festin. On l'amène enchaîné devant le tyran qui s'applaudit de sa crédulité , & insulte à son ennemi. Agis , loin d'être humilié par son nouveau malheur , ne fait qu'aigrir encore Léonidas par ses reproches & ses imprecations.

Chere postérité , qui me rendra justice !
Je m'en remets à toi du soin de son supplice.
Mais quelle est mon erreur ! Il ne possède pas
Ce sentiment divin qui sert au trépas.
Je vois son nom poursuivre en vain sa race infame ;
Il ne redoute rien : les tyrans n'ont point d'ame.

Le sénat , conduit par Ampharès , vient pour juger ou plutôt pour condamner Agis. Cette scène est très-belle. Agis y déploie beaucoup de noblesse & de fermeté. Lorsque Léonidas recommande la justice à

ses sénateurs gagés par le crime , il s'écrie :
 Ô ma chère patrie , en quelles mains nous sommes !
 Le plus affreux tyran que la Grèce ait connu ,
 Dicté à des assassins des leçons de vertu.

A M P H A R È S .

Agis , plus de respect.

A G I S .

J'étais loin de m'attendre
 Qu'à mon respect jamais Ampharès dût prétendre.

A M P H A R È S .

Roi de Sparte , écoutez , qui pût vous engager ? . . .

A G I S .

Esclave , de quel droit viens-tu m'interroger ?

Si cette grandeur d'ame est digne d'un héros , elle
 ne dispose pas les juges en faveur d'Agis. Tous le
 condamnent à la mort, lorsqu'un vieillard demande
 à être introduit. C'est Lyfander qui vient pour sau-
 ver Agis , en s'offrant à sa place.

C'est moi qui , son ministre & conseiller fidèle ,

Gouvernais dans ses mains le timon de l'état ;

C'est moi , Léonidas , qui , prince du sénat ,

Pour le plus beau projet enflammait le courage

D'un roi jeune , entraîné par le poids de mon âge.

Agis s'oppose vivement au dessein de son ami ;
 il déclare que seul il a tout entrepris , & que l'hon-
 neur de périr appartient à lui seul. Cela produit une
 dispute qui rappelle celle d'Oreste & de Pilade , &c.

Léonidas , qui n'est jamais embarrassé , ordonne qu'on les entraîne tous deux dans la prison ; mais un soldat vient annoncer que le peuple , soulevé par une femme intrépide , est près de se révolter pour délivrer Agis. Léonidas fort pour apaiser le tumulte , & recommande aux éphores la garde des deux prisonniers.

ACTE V. Chélonis vient implorer les dieux en faveur de son époux. La crainte d'être repoussée l'empêche de se présenter de nouveau à sa prison. Mais elle a encore assez de confiance en son pere pour espérer qu'il se laissera fléchir.

. O mon pere !
 Pourriez-vous rendre vains ces doux pressentimens ?
 Protégez mon hymen , respectez mes sermens.
 Qu'une seconde fois , sous de meilleurs auspices ,
 Je tienné mon époux de vos mains protectrices !
 On vient . . . Grands dieux , mon sort a-t-il pu vous toucher !

C'est Lyfander qui vient annoncer la destinée d'Agis.

Votre époux est vainqueur ; vous n'avez plus de pere.

Chélonis regrette plus Léonidas qu'elle ne se rejouit de son époux. C'est ainsi que Lyfander raconte cet événement.

De l'horrible prison la porte s'ouvre à peine ,
 Qu'accourant sur nos pas , soudain le peuple armé
 Y fond de toutes parts de courroux enflammé :
 Leonidas le joint , l'attaque & nous enferme.

Là

Là j'ai vu d'un héros le caractère ferme ;
 Des vertus de nos rois , là j'ai vu l'héritier :
 Sa mere , son pays , l'occupaient tout entier.
 Comme je l'admirais , l'ame d'effroi troublée,
 Ampharès s'échappant de l'horrible mêlée ,
 L'œil hagard & le bras tout degoûtant de sang ,
 Entre avec ses bourreaux , marchant au premier rang.
 Je pâlis : d'un front calme Agis attend le traître :
 La troupe impie approche ; & moi , couvrant mon maître
 De ce corps épuisé que j'offre aux assassins ,
 Un instant je retiens leurs parricides mains.

.
 On enfonce la porte. Une femme éperdue
 (C'était Agésistrate) arme Agis. Le héros ,
 Libre à peine , a déjà fait fuir tous ses bourreaux.
 La terreur les poursuit ; & le fils & la mere
 Triomphent sans obstacle aux yeux de son pere ,
 Qui , retrouvant vainqueur l'ennemi qu'il croit mort ,
 Ose , quoique défait , tenter encor le sort.
 Le combat recommence avec plus de furie ;
 Chacun des deux côtés vend chèrement sa vie.

.
 Agis s'était vengé par plus d'un sacrifice :
 Un cri le frappe : il voit sur sa libératrice
 Votre pere égaré lever un bras sanglant ,
 Il s'élançe aussi - tôt , l'arrête en l'immolant ,
 A force de vertu contraint d'être coupable.

A ce récit , Chélonis , que la victoire de son époux
 n'intéresse plus depuis que son pere en a été la vic-
 time , se répand en imprécations ; elle veut mourir

Décembre 1782.

E

pour Léonidas, qu'elle appelle ombre chere & sacrée.
 On apporte Agis mourant. Au milieu de son triom-
 phe, il a reçu une blessure profonde, & le fer est
 encore dans son sein. Dans ce dernier moment, le
 héros demande qu'on fasse venir sa mere. Il veut
 qu'on ne lui rende les honneurs funebres,

Qu'après avoir du peuple assuré la fortune.

Il desire, mort, être présent au partage des biens,
 & se félicite que son trépas assure la liberté & le
 bonheur de ses concitoyens. Agésistrate, en vérita-
 ble Lacédémonienne, loin de s'affliger de la mort
 de son fils, se réjouit du bonheur de sa patrie; elle
 vient de venger Agis en immolant Ampharès de sa
 propre main. Chélonis déclare qu'

Après tous ces malheurs le jour m'est interdit.

Le fer aurait déjà terminé ma carrière;

Mais, hélas ! c'est à moi de fermer sa paupiere.

A G I S.

Tu mourrais sans honneur. Forme un dessein plus beau :

Sois citoyenne ; érige à ma cendre un tombeau.

J'ai vengé mon pays ; qu'il retrouve en ma femme

Ma digne veuve, & non la fille d'un infame. (*Il expire.*)

Agésistrate ne veut pas qu'on pleure son fils.

Ses mânes courroucés
 Rougissent en voyant les pleurs que vous versez.

Je suis par ses vertus la plus fiere des meres ;
 Il rentre avec honneur dans le sein de ses peres ;
 Et si je le pleurais , vengeur de mon pays ,
 Pourrais - je m'appeller la mere d'un tel fils ?
 Aussi - tôt que du jour rehaïtra la lumiere ,
 Célébrons dignement aux yeux de Sparte entière
 Un héros que sa mort égale aux inamortels ,
 Et que par - tout l'encens fume sur les autels .

Quoique ce caractère soit bien dans les mœurs Spartiates , on s'accoutumera difficilement à voir une mere se réjouir du trépas de son fils ; & cette insensibilité nous paraît moins une grandeur d'ame qu'un outrage fait à la nature. Aussi ce dénouement a - t - il constamment révolté les spectateurs , accoutumés à des mœurs plus douces & à des sentimens plus humains. Nous croyons que M. Laignelot aurait dû accorder quelque chose à la délicatesse de ses juges , & changer le plan de son cinquieme acte qui , tel qu'il est , nuira toujours au succès de sa tragédie. On ne voit pas d'ailleurs que la mort d'Agis ajoute rien à l'intérêt ou à la marche de la piece. Du moment que Léonidas n'est plus , la révolution est opérée , & l'on aimerait à voir le héros malheureux & persécuté , jouir enfin des fruits de son courage & de sa victoire. Il est vrai que , dans l'histoire , Agis meurt ; mais il meurt en prison , étranglé par un éphore ; (a)

(a) L'an 241 avant l'ere chrétienne.

& puisque l'auteur s'est permis de changer ainsi le trait historique, autant fallait-il conserver la vie à ce prince infortuné.

L'extrait que nous venons de faire de cette tragédie a dû faire voir les défauts du plan. On s'apperçoit que l'auteur l'a conçu dans un âge où l'expérience n'avait pas encore mûri ses idées dramatiques ; & il est à croire que , s'il avait à refaire cet ouvrage , il suivrait une autre marche. Comment supposer en effet que , dans un espace aussi court que celui fixé par les regles du théâtre , il se passe tant d'événemens ; trois ou quatre combats , deux ou trois assemblées du sénat , un sacrifice , un festin , deux révolutions , une victoire , &c ? Malgré cette multiplicité de circonstances , l'action languit perpétuellement , & l'on voit que l'auteur fait des efforts continuels pour la ranimer. En admettant la réconciliation de Léonidas sincère , la piece pourrait être finie au troisieme acte. On ne voit pas dans le quatrieme ce qui empêche qu'on ne mette à mort Agis , qui vient d'être condamné par le sénat ; & Léonidas , comme tous les tyrans de tragédie , est l'homme le plus patient & le plus mal - adroit. Ce rôle paraît en beaucoup d'endroits calqué sur ceux de Polifonte dans *Mélope* , & d'Antenor dans *Zelmire* ; mais il leur est bien inférieur , & sur - tout au dernier. Le rôle d'Agis rappelle aussi dans quelques situations celui d'Égiste. Chélonis pourrait devenir intéressante , placée entre

un pere & un époux , & se devant à tous deux : mais elle ne l'est plus passé le second acte. Et le rôle d'Euphémie dans *Gaston & Bayard* est bien autrement intéressant dans une situation à peu près semblable. Lyfander a quelques morceaux d'énergie qui ne sont pas soutenus ; & d'ailleurs son dévouement ne produit aucun événement , & ne sert qu'à retarder la marche de la piece. Il faut convenir cependant qu'il y a une fort belle scene au quatrieme acte ; que le rôle d'Agis est en général noble & assez bien soutenu ; que celui d'Ampharès est esquisé d'une maniere heureuse ; que la piece est dans les mœurs antiques , mérité rare aujourd'hui ; que la marche en est simple , & l'exposition claire ; & que si l'auteur avait tiré un plus grand parti des sentimens qu'il n'a fait qu'exposer , il aurait pu rendre sa tragédie plus intéressante , & mériter davantage les encouragemens qui lui ont été donnés.

On prétend que cette piece , entreprise en 1774 , fait en beaucoup d'endroits allusion aux révolutions de la magistrature en France , & que si elle avait pu être représentée alors , elle aurait fait une grande sensation. Ces vers sur-tout n'auraient pas manqué de faire naître quelques applications.

Quel est-il ce sénat que tu nommes mon juge ?

Je n'y vois qu'un ramas d'hommes vils & perdus ,

Honte de la patrie , à son tyran vendus .

Et qui, pour assouvir la soif qui les domine,
De moi, de mon pays, ont juré la ruine.

Et ceux-ci :

Appelle-t-on sénat le repaire du crime,
Où, sans autorité ni pouvoir légitime,
Un despote entouré d'armes & de bourreaux,
Casse des magistrats, en élit de nouveaux,
Et ne le remplissant que de ses créatures,
Du glaive faint des loix arme des mains impures.

Nous ignorons si ces vers ont été réellement faits à dessein, & si telle a été l'intention de M. Laignefot. En ce cas, on ne pourrait que le féliciter d'avoir vengé la bonne cause; & il aurait encore des droits à notre reconnaissance comme citoyen.

Le grand nombre de citations répandues dans cet extrait a pu mettre nos lecteurs à portée de juger du style de l'auteur. Si ses vers ne sont pas toujours faciles, harmonieux & coulans, on a pu remarquer aussi qu'en général ils sont exempts de néologisme & de mauvais goût. Nous aurions désiré d'y trouver moins souvent des réminiscences, & ne pas tant compter de constructions vicieuses & d'enjambemens forcés.

A l'exception du sieur Brizard, qui perd la mémoire en acquérant des années, on peut dire que cette tragédie a été mise avec assez de soin. Le rôle d'Agé-
sistrate, destiné d'abord à la Dlle. Raucour, qui, dit-on, n'a pas voulu s'en charger, a été rempli

par la Dlle. Thénard ; & nous osons dire que le public y a gagné du côté de l'expression & de la chaleur. On pourrait lui reprocher cependant de l'agreur dans la voix, de la dureté dans les mouvemens, & en général plus d'efforts que de sensibilité. La Dlle. Sainval en a mis beaucoup dans le rôle de Chélonis, & le public a paru l'y voir avec une forte d'enthousiasme, auquel nous nous empresserons toujours d'applaudir lorsqu'il sera aussi mérité. Le sieur Larive, chargé du rôle d'Agis, y a mis de la force & de l'énergie ; mais il y a laissé desirer plus de rotondité, & moins d'humeur. Au reste, ce rôle nous paraît d'autant plus difficile à bien rendre, qu'il est presque toujours dans la même situation, & qu'il faut y être forcé, si l'on veut éviter d'y paraître monotone. Nous avons vu avec plaisir le sieur Vanhove tirer un heureux parti du rôle de Léonidas ; & en général on ne peut qu'applaudir au travail de ce comédien zélé, qui nous paraît faire des progrès sensibles, dans les tyrans sur-tout. On doit les mêmes éloges au sieur Dorival, à l'intelligence duquel le rôle d'Ampharès a donné l'occasion de se déployer d'une manière heureuse.

Cette tragédie a eu douze représentations peu suivies à la vérité, mais cependant assez nombreuses pour se soutenir, selon les réglemens. Nous désirons que ce succès encourage l'auteur à nous donner

bientôt une nouvelle occasion de le convaincre de
notre estime, de notre franchise, & sur-tout du plai-
sir que nous aurons à applaudir aux progrès de son
talent.

Par M. G. D. L. R.



PIECES FUGITIVES.

Lettre d'un pere à sa fille le lendemain de son mariage.

J'A I exigé de toi, ma chere fille, qu'aujourd'hui tu donnasses quelques momens de retraite & de réflexion à la lecture de cet écrit. Il renferme des avis que je regarde comme très-importans. C'est un dernier devoir dont je m'acquitte envers toi, une dernière dette que je te paie. Car les fruits de l'expérience du pere appartiennent à ses enfans : ils y ont droit, & leur devoir est de les recueillir. O mon aimable, ma tendre, ma bien aimée fille ! écoute avec quelque confiance les conseils long-tems médités que soumet à ton jugement l'amitié paternelle : reçois-les comme l'effusion de mon cœur. S'ils te paraissent simples & communs, souviens-toi de ce que nous avons si souvent observé ensemble, que tous les grands principes de morale & de conduite sont d'une vérité presque triviale, & que la dépravation des hommes, particulièrement dans les siècles qui s'enorgueillissent de leurs lumieres, a peut-être sa première source dans la négligence & l'oubli de ces vérités évidentes, dont on ne s'occupe plus assez, dont on ne sent plus assez la souveraine importance. La religion que tu

aines , le culte public & particulier qui fut toujours le plus doux des plaisirs pour ton cœur bien fait , te préservera de cet égarement : car il les rappelle sans cesse à l'âme religieuse , ces vérités de la première évidence ; & il ne rappelle qu'elles , & elles s'y présentent par-tout d'une manière bien propre à nous pénétrer de leur importance. Elles deviennent comme une escorte fidelle & vigilante qui nous suit en tous lieux.

Tu viens d'entrer dans un nouvel état qui , en multipliant tes relations , multiplie aussi tes devoirs , & t'impose par-là même l'obligation d'être encore plus attentive à les découvrir tous , plus appliquée à les remplir. Pense que , depuis l'instant de ton réveil jusqu'à l'heure où un sommeil mérité viendra réparer tes forces , tes devoirs se succèdent incessamment ; pense que de la manière dont tu les rempliras va dépendre le bonheur de tout ce qui t'environne ; Et que cette perspective te réjouisse & t'encourage. Où se trouvent le plus de devoirs & les devoirs les plus importants à remplir , là se trouve certainement aussi la plus ample moisson de bonheur à faire pour qui ne redoute ni le travail ni la chaleur. C'est par cette raison que j'ai consenti à me séparer de la compagne gracieuse de ma vieillesse , que j'ai cédé sans murmure à la société la fille que j'avais élevée pour elle & non pour moi , pour être un jour épouse & mère , & non pour prendre soin de mes derniers jours : c'est par cette

raison que moi-même, consultant plutôt ton intérêt que le mien propre, je t'ai exhortée de tout tems à ne point refuser un établissement honnête.

Hors de l'état du mariage, ni l'homme ni la femme n'ont, pour ainsi dire, qu'une demi-existence; c'est en y entrant qu'elle devient complete. Jusqu'alors ils ne connaissent que la moitié de leurs devoirs; ils n'ont à remplir qu'une demi-tâche dans la société humaine. Il n'est point de sœur grise, point de religieuse hospitalière, qui mérite aussi bien de cette société que la mere de famille fidelle à ses devoirs: elle seule paie le tribut entier. Parmi les anciens, plus sages que nous, c'étaient des veuves, & non de jeunes personnes, qui se chargeaient du soin des malades pour être utiles jusqu'à leur fin. A chaque âge sa destination. O qu'ils sont saints, les doux noms d'épouse & de mere! & qu'heureuse est la femme qui s'en rend véritablement digne!... Oui, elle est la plus heureuse des femmes! Tu l'éprouveras. Ton cœur est fait pour cette noble jouissance.

Mais, comme nous le disions souvent dans nos entretiens sérieux, plus doux, plus nourrissans pour l'esprit, plus réellement agréables que le vain amusement des conyersations enjouées, le vrai, le solide bonheur est toujours laborieux: la stérile oisiveté ne le produit point; la languissante indolence ne saurait jamais y atteindre. C'est de la femme forte, active, courageuse, & qui remplit gaiement sa pénible tâche,

qu'il est écrit : *on lui donnera du fruit de ses œuvres*.
 La femme qui manque de force & se plaint de la pesanteur du joug, n'en a que plus de peine ; & cette peine est infructueuse, parce qu'elle fait mal tout ce qu'elle fait : elle sème chichement, & elle ne recueillera rien.

Prends donc garde à ne jamais négliger aucun de ces détails domestiques & journaliers qui seront commis à tes soins : pénètre-toi bien de leur importance, de peur que, fatiguée de leur continuité, de leur petitesse, de leur multiplicité, de leur uniformité, tu ne viennes à te rebuter de cette occupation qui, pour être minutieuse, n'en exige pas moins toute l'application de l'esprit.

Souviens-toi combien nous étions frappés de la justesse du précepte que donne un des auteurs qui nous est le plus familier, l'ingénieux & insinuant *Dumoulin* dans sa *Paix de l'ame*. . . « Qu'il y ait de l'ordre & de l'agencement en tout notre petit meuble ; qu'il n'y ait pas jusqu'à un papier qui n'ait sa place. La confusion offense l'esprit : mais l'ordre lui donne un plaisir secret. . . » Je me suis bien trouvé toute ma vie, dans toutes les choses dont l'arrangement dépendait de moi, de l'exacte observation de ce conseil, beaucoup plus important que ne s'aviserait jamais de le soupçonner un moraliste superficiel. S'il peut contribuer à la paix de l'ame, il contribue encore davantage à la paix des familles : peut-être même en est-il

la principale source. Au moins me suis-je souvent aperçu, lorsqu'il y avait dans mon petit ménage quelque dérangement, que je ne me défendais qu'avec peine d'une certaine aigreur ; au lieu que l'aspect de l'ordre extérieur semblait mettre aussi de l'ordre dans mes pensées, & m'inspirer, en récréant ma vue, une sorte de calme & de paix intérieure. Je crois que la concorde & l'union ne séjournent volontiers que dans un ménage où règne un ordre constant, entretenu avec aisance & sans trop de gêne : je ne les vis jamais ailleurs.

Rien ne fixe & ne retient un mari chez lui, comme l'attrait d'un bon arrangement & d'une propreté simple & sans affectation, qui lui fait trouver dans sa propre maison plus de commodités & d'agrémens qu'il ne pourrait en trouver ailleurs. Alors tout l'y rappelle ; l'amour de ses aises l'y ramène sans cesse ; il n'y rentre point sans un secret sentiment de bien-être. Où se plairait-il autant ? Ce n'est que là qu'il est roi. . .

Sa cabane est son Louvre & son Fontainebleau ; son épouse est pour lui comme une fée bienfaitante, aux soins vigilans de laquelle il doit toutes ces petites jouissances multipliées, qui contribuent peut-être plus que tout le reste au calme de l'humeur : car, selon une des remarques les plus vraies & les plus utiles du duc de la Rochefoucault, « le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie, que d'un arrangement

commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours. » Peu de femmes sentent combien est intéressante la fonction d'économe & de ménagère : pour toi , mon enfant , tu sauras toujours te souvenir que , de la manière dont tu t'en acquitteras , dépend en grande partie le bonheur d'un époux qui t'est cher ; que de l'exemple que tu donneras à cet égard à tes filles , dépend vraisemblablement aussi le bonheur de leur mariage & de leur famille. Qu'il te sera doux de penser qu'en remplissant les devoirs domestiques , tu jettes en silence les fermes fondemens du bien-être des générations futures ! Qui peut savoir tout le bien que peut faire une seule mère de famille ? Qui peut dire où finit l'influence de ses vertus ?

Quand je pense à l'ordre que tu faisais régner avec tant d'aisance autour de moi , & dont l'agréable spectacle récréait ma vieilleffe , je sens qu'il n'est pas besoin d'insister davantage sur ce point essentiel , & de t'avertir que rien ne chaffe & ne rebute un mari , quelquefois sans qu'il en sache la cause , comme le tracas , le dérangement , la mal-propreté , & je ne fais quelle inquiète *curfitation* qui n'avance rien. . . J'irai ; je verrai avec complaisance l'ordre & la règle de ta maison ; je jouirai de la félicité de mes enfans.

Mais tu auras peut-être observé que la plupart des *femmes de ménage* sont des femmes ennuyeuses & désagréables. Presque toutes celles , pour qui ces détails ne sont pas fastidieux , s'y absorbent au point

que leur esprit en est rétréci. Un homme sensé peut les désirer pour intendantes de son ménage , & les redouter pour compagnes de sa vie. Serait-ce là l'inévitable effet d'une application assidue aux soins domestiques ? Je ne le pense pas. Au moins est-il un moyen sûr de prévenir cet effet.

Dans la pratique minutieuse de nos devoirs journaliers , ne perdons pas de vue les grands principes qui doivent nous les rendre sacrés : regardons sans cesse au grand Etre qui nous les prescrit , au bien qui en résulte pour la société humaine , à la récompense qui attend au bout de la carrière celui qui aura bien rempli la tâche quelconque qui lui est imposée. Combien s'ennoblissent tous les moindres détails de nos moindres devoirs , quand on les considère à l'éclat de cette grande lumière ! Rien n'est petit ; rien ne peut de venir fastidieux... Oh ! laisse-moi , laisse-moi dire à celui dont le souvenir rend tout facile , tout agréable , tout noble & grand : *fais lever sur nous* , sur nos travaux , & sur nos devoirs , & sur nos plaisirs , & sur tous les détails de notre vie , *la divine clarté de ta face !* & tout brillera d'un doux & céleste éclat ; & notre existence sera quelque chose.

Non , ce n'est pas la pratique des petits devoirs , c'est l'oubli des grands principes , qui rappetisse l'ame. Si on les néglige pour ne s'attacher qu'aux détails , on sera petit : d'un autre côté , si on néglige les détails pour ne s'occuper que des grands principes ; tout

sera vague & fantastique. Mais l'application continue des grands principes aux petits devoirs qu'amène avec soi le courant uniforme de la vie, réunit tous les avantages & pare à tous les inconvéniens. C'est ainsi qu'on est toujours grand sans être vague, & exact sans petitesse.

Je quitte à regret cette idée pour revenir à d'autres discussions d'une moindre importance & bien subordonnées à celle-ci, mais qui peuvent cependant avoir aussi leur degré d'utilité.

Tu n'as point, en choisissant un époux, fait le vil calcul qui multiplie si fort aujourd'hui le nombre des célibataires & celui des mauvais mariages. Tu n'as point dit : « Quel est son revenu annuel ? Quel serait-il en y ajoutant le revenu du bien qu'il aura de moi ? Ces deux sommes réunies suffiront-elles à toutes les dépenses auxquelles nous nous sommes accoutumés ? . . . Je n'ai pas plus pensé que toi-même à supprimer tout cela. Ni ton époux non plus : je le connais ; & s'il eût été homme à en avoir seulement l'idée, je n'aurais point voulu pour gendre un si prudent arithméticien. Nous n'avons tous les trois, en formant cette union, consulté que la nature, l'amour, la vertu, les convenances d'âge, de principes & de caractères. J'ai compté les qualités, & non pas les rentes, de l'homme à qui j'ai cru pouvoir confier le soin du bonheur de ma fille.

Cependant parlons aussi d'argent : il est bon d'y
 penser ;

penfer ; & même cela est indispensible. Il devient de plus en plus nécessaire , de plus en plus effentiel. Il faut abfolument en avoir une certaine quantité. Avec l'ame la plus noble & la plus défintéreffée , on est réduit à s'en occuper beaucoup ; c'est un devoir.

Il y a de la folie à répéter dans ce ficle les fieres & dédaigneufes maximes de l'ancienne philofophie fur ce fujet ; car tout a changé.

A mefure que le nombre des riches s'eft accru , que la quantité du numéraire a augmenté , que la féparation entre les riches & les pauvres a été plus marquée , le joug de la pauvreté eft devenu écrasant ; le travail nécessaire eft retombé tout entier fur les pauvres , qui portent ainfi une double charge : leur portion de travail eft à la fois la plus pénible & la moins lucrative. Le riche négocie dix ans , & fe repose le refte de fa vie. Bien loin de diminuer la fomme du travail commun , du travail nécessaire dans la fociété , ce travail du riche l'augmente encore , en contribuant à faire naître de nouveaux besoins , qui détournent de la culture & des métiers de premiere néceffité une partie de ceux qui s'en feraient occupés. Plus il y a de laquais , de perruquiers , d'horlogers , d'orfèvres , de femmes de chambre & de marchandes de modes , plus la tâche du labouréur & de l'ouvrier réellement utile devient onéreuse , puifqu'il faut qu'ilaffe leur part de l'ouvrage que ces parasites du luxe auraient dû lui aider à faire : il travaille pour eux ; au lieu qu'ils devraient

Décembre 1782.

F

travailler avec lui. Et il n'en gagne pas davantage : après s'être morfondu toute sa vie, il meurt indigent.

Le sort du pauvre est donc plus digne de commisération & par-là même plus redoutable que jamais. Tout y contribue. Il n'y a plus aucun des biens de la nature qui soit demeuré en commun : on s'est tout partagé : la terre entière est divisée entre les riches, comme un héritage exclusif, que la race des pauvres fait valoir pour eux. C'est pour le compte du riche que le pauvre défriche & laboure, abat les arbres des forêts, conduit les eaux dans les prairies & dessèche les marais : le riche s'est approprié jusqu'au droit de tirer le gibier des bois & le poisson des eaux ; il a exclus le pauvre du privilège accordé au genre humain indistinctement, d'exercer sa domination sur les animaux... On ne peut plus vivre de rien ; tout s'achète & se vend ; tout a un prix ; on n'est logé, vêtu, nourri, chauffé, quelque chichement que ce soit, qu'en payant.

Ajoutez à cela, que la contagion des besoins factices a gagné jusqu'aux dernières classes de la société. On a l'injustice de leur en faire un crime. Eh ! comment dont en seraient-elles préservées ? Riches, indulgens pour vous seuls, & sévères censeurs du pauvre que votre luxe a corrompu ! ne voudrez-vous jamais voir que ce mal épidémique leur vient de vous ? De quel droit, tandis que vous ne vous refusez rien, exigez-vous que le pauvre sache tout se refuser ? Combien j'ai toujours été révolté de cette

inspection que s'atrogent sur les moindres écarts du pauvre tant de gens amoureux de leurs aînes ! De dessus leurs lits de roses , leur sied-il de prononcer des figoureaux arrêts contre la mollesse ? Ils interdisent la paresse & le murmure. Ils m'ont souvent fait penser à ce que répond Figaro dans le *Barbier de Séville* aux reproches que lui adresse son ancien maître. . . *Eh ! mon dieu , monseigneur , c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut. Aux vertus qu'on exige dans un domestique , votre excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ?*

On peut donc dire que la vie du pauvre est une privation continuelle , & continuellement sentie , & d'autant plus vivement sentie , que ce sentiment est sans cesse agité par le spectacle des jouissances & des amusemens divers par lesquels nos riches oisifs insultent , sans le savoir , à la misère de ceux d'entre leurs semblables qui sont condamnés à ne jamais y prendre part. Les jeux des anciens étaient pour le peuple : il n'en est pas ainsi des nôtres ; & pour avoir entrée à nos théâtres , il faut payer le tribut à la porte : en sorte que ces divertissemens , publics en apparence , ne le sont point en effet. Par-tout est écrit : **MALHEUR AU PAUVRE !** Et je ne vois rien de plus ridicule dans l'état présent des choses , que ce mépris philosophique pour l'argent , dont quelques moralistes viennent encore nous rebattre les oreilles. Il vaudrait bien mieux essayer de déterminer avec un peu de précision jusqu'à quel

point l'argent est desirable, utile, nécessaire, ce qu'il a de valeur réelle & de valeur imaginaire ; en faire, en un mot, une juste estimation.

On trouverait, je crois, qu'au-delà d'une certaine aisance l'argent est plutôt embarrassant qu'il ne contribue au bonheur ; que la médiocrité est toujours le but où l'on doit tendre ; mais qu'aujourd'hui les limites de cette médiocrité, plus *dorée* que l'opulence, sont plus reculées qu'autrefois vers la richesse.

Si le pauvre est de nos jours plus à plaindre que jamais, que serait-ce de l'homme doublement pauvre, parce que, né dans la classe des riches, il ne serait pas fait aux douloureuses privations de l'indigence ? Dieu préserve vos enfans de la triste pauvreté ! Ils s'y verraient sans ressources, comme l'économe de la parabole, incapable de bêcher la terre & honteux de mendier.

Un pere, selon moi, doit à chacun de ses enfans une aisance peu inférieure à celle dont ils jouissent dans la maison paternelle. S'il a beaucoup d'enfans, peu de bien, & peu de moyens d'augmenter ce bien, il faudra qu'il se règle dans leur éducation, non sur ce qu'il a, mais sur ce qu'il peut laisser à chacun d'eux.

Je reviens à vous, mes enfans, de ce long raisonnement, qui sent un peu le vieillard moraliste. Car les vieillards de nos jours, comme ceux du tems de Nestor, sont enclins à parler long-tems & à se laisser aller au gré de leurs pensées. Assez souvent ils disent des

choses bonnes & profitables : mais ils les disent toujours un peu longuement. Et moi , pourquoi me gênerais-je en m'entretenant avec toi ? Jamais , dans nos conversations , je ne surpris dans ton air aucun signe d'impatience : tu me liras , comme tu m'écoutais , avec intérêt. .. Je reviens donc à vous.

Il faut vous attendre à quelques privations ; mais il faut savoir vous faire de ces légères privations autant de jouissances. Vous ne pourrez , ni l'un ni l'autre , vous accorder tout ce que vous auriez pu vous accorder n'étant point mariés : mais vous vivrez ensemble & vous vous aimez ! C'est par ce petit sacrifice , par ce renoncement à quelques commodités , que vous achetez le bonheur de ne pas vivre séparés de l'être qui vous est le plus cher. O qu'on a peu de vrai sentiment dans ce siècle , où l'on en parle tant , si l'affection mutuelle a perdu la propriété de transformer en plaisirs les privations qu'on s'impose pour la satisfaire ; si nos prétendus amans ne sentent plus ce que sent un honnête homme , même sans être amant , que le morceau de pain sec qu'on partage avec la personne qu'on aime , vaut mieux que tous les festins de l'opulence !

Expliquons - nous toutefois. Je conviens que les retranchemens sont pénibles , lorsqu'ils prennent sur le nécessaire , ou sur des objets de première commodité. Mais quand il ne s'agit que de se parer un peu moins , de voir un peu moins de monde , de s'isoler

un peu plus, de se refuser quelques fantaisies, ou tout au plus quelques commodités du second, du troisième ordre, comment peut-on compter cela pour beaucoup? A mon âge même, je renoncerais sans regrets à la plupart de mes aises pour passer le reste de mes jours dans la compagnie d'un ami qui me conviendrait. Comment aime le jeune homme, s'il pense autrement?

Quand on réfléchit sur la multitude prodigieuse d'aïssances superflues & de commodités recherchées, qui se trouvent aujourd'hui dans les ménages les plus simples, pour peu qu'on y soit au-dessus du besoin; & que l'on vient à comparer tout cela au peu dont se contenterait la nature: on peut sentir combien de retranchemens il y aurait à faire avant que d'en venir au vrai nécessaire. Que de choses dont je jouis, qui reviennent journellement, & dont je n'ai pas un besoin réel, dont j'aimerais à me priver, s'il le faut pour contenter un sentiment profond! Car ce n'est pas de pain seul que l'homme subsiste; il a aussi un cœur à nourrir.

Les privations de l'indigent ne sont que dures; il n'y a rien qui les lui rende agréables: parce qu'elles sont continuelles, parce qu'elles sont forcées, parce qu'au bout de l'année il ne s'en voit pas plus avancé. Mais quelques privations, qui ne tombent sur rien d'essentiel, & que l'on s'est imposées à soi-même, ne font qu'affaïsonner par leur mélange, les jouïssances de la vie: c'est un sel qui en relève le goût, qui les

empêche de s'affadir & de se corrompre.

Crois-en mon expérience : le plaisir de l'économie n'est que pour celui qui en sent le besoin. Quel intérêt bien vif prendrait le riche à l'administration d'un revenu plus que suffisant à ses dépenses ? Mais la femme diligente , qui par des soins attentifs & soutenus est parvenue à épargner , sur le modique revenu dont elle avait à disposer , une petite somme qui dans la suite lui aidera lorsqu'il faudra augmenter sa dépense : c'est elle qui jouit pleinement de son économie. Ses acquêts , quelque peu considérables qu'ils soient , la réjouissent & l'encouragent : cette espèce de caisse de réserve , ce trésor de l'épargne domestique , est de tous les fonds celui qui l'intéresse le plus.

Si j'avais à revivre , je redemanderais à la Providence cette heureuse situation , où l'on n'est pas trop au large , où il faut quelque industrie pour se procurer peu à peu quelques commodités de plus , où l'on avance pas à pas vers une plus grande aisance. Il me semble que le maniement de l'argent , fort peu agréable en soi-même , ne peut devenir intéressant que par l'influence de cette situation.

J'ai tout dit sur un article dont tu penseras déjà peut-être que j'ai parlé bien plus au long qu'il n'eût été nécessaire. Ce que je vais encore ajouter sera plus neuf pour toi & t'intéressera davantage.

Je voudrais t'aider à appercevoir distinctement ce milieu qu'il faut savoir prendre dans la société domes-

tique entre la dissipation & un trop grand rapprochement, dont l'infaillible effet est de produire enfin l'ennui; l'ennui, le grand fléau de tant de familles; l'ennui funeste qui, selon la sage & profonde remarque du pénétrant la Rochefoucault, *fait manquer à plus de devoirs que l'inébrété.*

Quant à la dissipation, je la crains peu pour vous : elle ne vous séduira pas ; vous avez trop d'ame.

D'ailleurs, vous en connaissez les dangers. Il importe que des personnes qui ont à vivre ensemble ramassent, pour ainsi dire, autour d'elles toute leur existence, ne soient que très-rarement distraites l'une de l'autre, ne se séparent jamais que pour bien peu de tems.

En vivant constamment ensemble, les caractères s'engrenent en quelque manière insensiblement l'un dans l'autre; les humeurs s'affortissent; on contracte des habitudes semblables; on met toujours plus de choses en comunion. On se touche par un plus grand nombre de points, & ce qui était désagréable le devient de moins en moins. C'est ainsi que chaînon après chaînon se forgent les doux & puissans liens de cette affection presque *animale*, dont le charme est trop peu connu dans ce siècle dissipé. Car la dissipation, où vivent la plupart des hommes, empêche que ces rapports ne s'établissent & ne s'affermissent entre eux. C'est comme une eau sans cesse agitée, où les premiers filamens de la glase se détruisent à mesure

qu'ils se forment. Douce *accoutumance*, dont le mélange prête tant de force à tous les sentimens du cœur humain, quand renaîtra ton heureux empire !

C'est une espece d'apprentissage que celui de vivre bien ensemble : c'en est un même pour ceux qui s'aiment & s'estiment le plus. Et cet apprentissage n'est jamais entièrement fini. Si on l'interrompt, c'est à recommencer. Et plus on a eu de plaisir pendant cette interruption, plus on a de peine à se remettre au train ordinaire de la vie. Après une courte absence, il faut un certain tems pour se remettre au cours de l'humeur de ceux avec qui l'on avait pris l'habitude de vivre.

Renfermez-vous donc autant que vous le pourrez dans un cercle d'où vous ne sortiez jamais qu'avec répugnance ; & ne cherchez à goûter chaque jour que les plaisirs que le lendemain pourra vous ramener. Les petits plaisirs journaliers, qu'offre en foule la vie retirée & domestique, perdent de leur goût & de leur faveur à proportion de la vivacité avec laquelle on se livre à des plaisirs d'un tout autre genre. Tel divertissement qui ne dure qu'une soirée, gâte des semaines & des mois entiers.

Pourquoi Rousseau n'a-t-il pas allégué cette excellente raison contre les spectacles ? Ils tranchent trop avec le reste de la vie. Il faut qu'il y ait une sorte d'harmonie entre tous nos plaisirs. . . Une guirlande ceint la tête du sage ; mais il assortit avec soin les couleurs & les parfums des fleurs dont il la compose.

S'il est vrai, comme je le pense, que vous n'avez point à redouter cet écueil, il en est un autre plus dangereux & plus imperceptible, dont je crains fort que vous ne sachiez point assez vous défier. . . Ecoutez-moi, ma fille, & redouble d'attention : c'est à toi sur-tout à être ici sur tes gardes. Ce que j'ai encore à dire va peut-être te paraître mal vu : mais n'en crois pas trop aisément ton cœur ; défie-toi des illusions honnêtes d'une tendresse légitime. L'œil de l'expérience lit dans l'avenir mieux que ne fait celui de l'amour. . . Eh ! ton père, ton ami, voudrait-il t'affliger sans nécessité des leçons d'une morale austère ? Ecoute au moins, examine sans prévention : mes avis ne sauraient te nuire.

Ne vous rappez pas du soin de votre bonheur aux vaines promesses de l'amour ; si vous voulez qu'il soit durable, ayez recours aux conseils de la raison. L'amour prodigue & sans prévoyance dépense en trop peu de tems un trésor qu'il croît inépuisable, si l'économe & prévoyante raison ne lui apprend à en être plus ménager.

J'ai dit souvent qu'un défaut essentiel de la plupart des honnêtes femmes était de ne pas avoir assez d'une certaine coquetterie. Cette coquetterie, dont je leur reproche de manquer, est l'art d'entretenir, de prolonger le charme de la tendresse, en sorte qu'il se répande à peu près également sur la vie entière. Une pareille coquetterie est assurément bien innocente ;

& je ne sais pourquoi les femmes vertueuses ne s'appliquent pas davantage à cette étude.

Une femme prudente doit craindre de fatiguer son mari par sa présence continuelle, d'épuiser sa sensibilité par l'effusion de sa tendresse. Dans les premiers tems de l'union conjugale, on ne croit pas pouvoir être assez souvent ensemble : on ne se quitte point, on se livre avec trop peu de retenue au penchant de son cœur ; on s'enivre à longs traits d'un bonheur nouveau, sans prévoir le dégoût qui fuira une si douce ivresse. Mais tôt ou tard, (& c'est ordinairement pour notre sexe plutôt que pour le vôtre) tôt ou tard arrive le moment où, sans oser se l'avouer à soi-même, on éprouve une sorte de lassitude : on n'est plus si bien ensemble, & l'on s'en prend injustement l'un à l'autre ; & l'on s'étonne, & l'on se reproche, & l'on se plaint de ne plus trouver l'un auprès de l'autre ce charme qui devait nécessairement se détruire, qui ne saurait subsister long-tems, lors même qu'une mortelle aurait dérobé la ceinture magique d'Armide, le ceste de Vénus.

Moi-même, dans mon ardente jeunesse, j'éprouvai cette révolution : je subis la peine qu'impose la nature à toute jouissance immodérée. Je me rappelle à regret cet humiliant souvenir. Combien je fus injuste ! Combien ta vertueuse mere eut à souffrir du changement de mon humeur ! Je souffrais plus qu'elle : il me semblait que le soleil s'était éteint pour moi ; l'épouse que

J'avais tant aimée ne m'inspirait plus qu'une averfion fourde. J'avais étouffé mon boheur , & je le lui redemandais inutilement. Je frémissais de regret ; elle en gémissait : & ses gémiffemens ne faisaient que redoubler mon impatience , & l'éloigner de plus en plus de mon cœur. Inévitable & malheureux reflux d'une paffion dont on n'a pas fu modérer les premiers transports ! Qu'il nous fallut de tems , de réflexions , d'efforts de raison , pour nous rapprocher l'un de l'autre , pour renouer le lien sacré de la concorde , pour apprendre à nous faire une félicité plus tranquille & plus raisonnable ! Heureux encore de guérir enfin d'une maladie dont il est si rare de relever ! Nous étions pourtant estimables ; nous nous aimions avec transport , & nous adorions la vertu : que nous manqua-t-il ? La modération , l'économie du bonheur.

J'avais oublié les sages leçons d'un ami de ma jeunesse. Cet ami , dont l'âge avait mûri les qualités , avait tous mes goûts : il aimait la retraite , la vie champêtre , la lecture , la poésie qui embellit les campagnes , la morale & la religion qui embellissent la vie. Il goûtait tous ces plaisirs , les variait l'un par l'autre & n'en épuisait aucun : de tems en tems il s'en sévrait pour les mieux goûter ; il en tenait toujours quelqu'un en réserve. Peut-être même pouffait-il les précautions jusqu'au scrupule & à l'excès. Mais il était heureux.

Il daignait m'aimer. Il paraissait se plaisir à converser avec moi , à observer le développement de mes senti-

mens & de mes pensées , & comment mon ame neuve s'ouvrait, à l'impression des objets divers.

Quelquefois , au milieu de la conversation la plus intéressante , *séparons - nous* , me disait - il ; & nous allions chacun de notre côté faire une lecture , ou une course champêtre. C'était Abraham se séparant d'avec son neveu : *le pays entier n'est-il pas devant toi ? regarde, & choisis où tu veux porter tes pas ; & si tu prends la droite , j'irai à gauche.* Il n'y avait presque pas de jour où nous ne nous promenassions l'un & l'autre ; & il n'arrivait peut-être pas une fois par mois que nous fissions notre promenade ensemble. Mais chaque soir nous nous rassemblions , l'été sous le frais ombrage d'un berceau , les jours humides de l'automne auprès d'un feu vermeil. Là , ce que chacun de nous avait vu avec intérêt dans sa promenade , les endroits dont il avait été le plus frappé dans sa lecture , ce qu'il avait pensé , éprouvé , ou remarqué dans la journée , tous ces petits événemens d'une vie solitaire étaient le sujet de nos entretiens. Avec quelle impatience j'en attendais l'heure ! Avec quel plaisir & quelle diligence je faisais ma part de provisions pour y fournir ! Les longues soirées de l'automne suffisaient à peine à ces heureux entretiens , où mes pensées ébauchées se développaient , s'achevaient & prenaient leur dernière forme.

Voilà , mes enfans , un modele que je vous propose. L'affection mutuelle ne peut pas , quelque vive qu'elle soit , faire long-tems elle seule tous les frais de la so-

ciété : elle laisse des vuides qu'il faut remplir. L'esprit , actif comme le cœur , a besoin comme lui de nourriture. En manque-t-il ? le cœur ne tarde pas à s'en ressentir.

On pense trop peu à ce qui fera la matière des entretiens. On sent trop peu combien il importe qu'ils ne languissent pas.

Ce silence doux & animé , que vante l'auteur de *l'Heloise*, dégénère bientôt en langueur , & la langueur touche à l'ennui. Défiez-vous de l'attrait de ce silence.

La Matinée à l'anglaise , ce n'est pas le silence qui en fait le charme. Chacun y est occupé : on déjeûne , on travaille , on lit la gazette. D'ailleurs , ce n'est pas au tête-à-tête : le mouvement , la diversité des objets y prévient l'ennui. Il m'est arrivé souvent , après une journée laborieuse , de trouver du plaisir à être ainsi sans parler au milieu d'une compagnie dont le bruit & la circulation suffisaient alors à mon bien-être : j'y étais comme au bord d'une eau courante.

Et puis , cette *Matinée à l'anglaise* , c'est un moment. Le moment du silence est délicieux : qu'il est doux de se taire , quand on se parle des yeux & du cœur ! Mais il est dangereux de prolonger les instans de cette tendre langueur. Il faut s'y arracher avant qu'elle cesse d'elle-même : il faut la goûter , comme on disait que les chiens buvaient le long du Nil , en courant. Du sein de cette onde s'élève le funeste ennui , aussi redoutable que le crocodile de l'Egypte.

Sachez donc ne pas être trop souvent ensemble ; & vous tenir en garde contre les séductions de l'aveugle tendresse. Que chacun de vous à part vague à ses affaires & fasse , pour ainsi dire , sa récolte , que vous mettrez ensuite en commun. Ainsi , a dit un poète , les habitantes laborieuses de la ruche errent dispersées pendant le jour sur des fleurs diverses , du butin desquelles elles reviennent ensuite remplir leurs communs magasins.

Alors ce sera avec un plaisir jamais usé , toujours nouveau , que vous vous retrouverez ensemble aux heures des repas , aux heures tranquilles du soir , restes d'une journée occupée & remplie.

Combien ton aimable gaieté affaisonnait & animait nos repas ! Conserve-la , fille chérie , cette bonne humeur précieuse , cet enjouement paisible & réfléchi d'une ame sérieuse & sensible , qui se prête à tout , qui est par-tout de mise , dans lequel il n'entre ni malignité , ni étourderie , & qui semble n'être que le sourire de la sérénité. Cette douce humeur est d'un prix inestimable dans le cours de la vie : elle en adoucit les disgraces ; elle en égale l'uniformité ; elle en augmente l'intérêt ; elle en rend agréables les moindres détails. Aucune disposition ne contribue autant à l'agrément journalier de la société domestique. Cet enjouement (mais celui-là ; car loin de moi cette gaieté bruyante & folâtre , dont les étourdissans éclats effarouchent le sentiment & la réflexion !) cet enjouement vaut mieux que l'es-

prit, que les connaissances, que la sensibilité. (a)
Rien ne fixe davantage un mari chez lui.

Comment voudrait-on qu'un homme ne fût pas tenté de chercher hors de sa famille un asyle & des distractions, lorsqu'en y rentrant il ne trouve qu'un air morne & foudieux, une triste langueur, le silence de l'humeur ou de l'ennui? La plupart des femmes mariées se négligent beaucoup trop à cet égard. Tendrez-vous d'un crépe lugubre l'appartement que vous me destinez pour séjour? Si les graces, qui forment le cortège de la jeune fille, l'abandonnent à l'instant de son mariage, si elle ne cherche point à les retenir, & qu'en leur place le triste effaim des embarras domestiques & des soucis minucieux bourdonnant sans cesse autour d'elle en tumulte, l'environnent comme d'un épais nuage, il ne faut pas trop reprocher aux maris un dégoût que leurs épouses n'ont pas assez soin de prévenir.

Je termine ici ces longs avis, que j'ai mieux aimé te donner par écrit que de vive voix. Tout ce qu'on écrit devient naturellement plus clair, plus net & plus distinct. De plus, il reste; & les paroles s'envolent.

(a) Je le crois vraiment bien, s'il veut parler de cette incommode sensibilité qui s'affecte d'un rien, ou de cette fastueuse sensibilité qui se pavane à tout propos. C'est de ces sensibilités à la mode qu'on peut dire à juste titre avec l'auteur des *Liaisons dangereuses*, ennuyeux comme le sentiment. Mot si heureux dans ce sens-là, que je le trouverais digne de passer en proverbe.

Tu pourras relire cette lettre , la méditer , t'en pénétrer à loisir , si tu trouves que ce qu'elle contient le mérite.

Quoiqu'il n'y ait rien qui doive te paraître absolument nouveau , je pense que les choses qu'elle renferme pourront te frapper par leur développement & par leur réunion. C'est afin qu'elles fissent plus d'effet sur ton esprit que je les ai tenues comme en réserve , & que je n'ai pas cru jusqu'à ce jour devoir t'en parler avec un certain détail. Je t'y préparais ; je te les faisais entrevoir de loin ; j'en jetais les fondemens , comme des pierres d'attente : je voulais que l'édifice parût être sorti de terre en un instant.

A mesure que , d'une main affaiblie par l'âge , je traçais ces caractères tremblans que parcourent maintenant tes regards , quel doux sentiment j'éprouvais ! Je me disais : *elle lira ceci* ; & j'étais ému. Je me disais , *c'est à son bonheur que je m'efforce de contribuer* ; & des larmes d'attendrissement roulaient le long de mes joues flétries. Puissent mes conseils t'être aussi utiles que je crois sentir qu'ils peuvent l'être ! Puisse cet écrit te faire quelque bien , comme c'était mon desir & mon espoir en le composant ! J'ai déjà joui de mon intention & des mes efforts : puiffai-je jouir encore de leur succès ! O ma fille , sois heureuse , & ton pere sera heureux de ton bonheur : sois heureuse , & mes cheveux blancs descendront en paix dans le sépulcre , où je vais bientôt me reposer.

F I N.

T A B L E.

*Des Elémens , ou Essai sur la nature , les propriétés ,
les effets & l'utilité de l'air , de l'eau , du feu & de
la terre , &c.* pag. 3

*Les Liaisons dangereuses , ou Lettres recueillies dans une
société , & publiées pour l'instruction de quelques au-
tres , &c.* 26

T H É A T R E S.

Agis , tragédie en cinq actes & en vers , &c. 56

P I E C E S F U G I T I V E S.

Lettre d'un pere à sa fille le lendemain de son mariage. 73



A V I S.

P LUSIEURS abonnés du Journal de Neuchatel ayant témoigné du regret de le voir cesser au moment où il devenait chaque jour plus intéressant, nous croyons devoir avertir le public qu'il n'est que suspendu ; qu'il recommencera dès qu'il se trouvera un nombre suffisant de souscriptions pour dédommager des frais d'impression. Nous invitons donc les amateurs de cet ouvrage périodique à faire inscrire leurs noms, soit au bureau d'avis de Neuchatel, soit chez les principaux libraires de la Suisse ; leur promettant que, si notre attente est remplie, ils auront, avec le cahier de mars, ceux des deux premiers mois de l'année ; enforte qu'il n'y aura point d'interruption.

La Société Typographique de Neuchatel.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

NOUVELLES

POLITIQUES.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE. La fermeté du grand-visir actuel a rendu le calme dans cette capitale. Le capitán bacha a beaucoup contribué, par son caractère & l'emploi qu'il a fait de ses talens, à réprimer la milice & le peuple. Plusieurs personnes de distinction ont été mises dans les fers, & d'autres d'un rang moins élevé ont été punies de mort.

Le grand-visir ne néglige aucun moyen de soulager le peuple. Les moulins brûlés ont été rétablis. On s'occupe à reconstruire d'une manière plus solide plus de deux mille maisons; & l'on a fait une diminution très-sensible dans la levée des droits que payaient les sujets. Cependant un grand nombre des incendiés quittent cette ville pour aller s'établir ailleurs; ils se retirent principalement à Ancire, à Smyrne & dans d'autres villes, où le commerce est plus florissant.

La plupart des gens de loi votaient pour la guerre, en faveur des Tartares de Crimée; ils étaient soutenus du musti: aussi celui-ci a-t-il été déposé; & son successeur, connaissant la situation critique de l'empire & les dangers auxquels l'exposerait une guerre, prêche, conformément à ses instructions, la paix & la concorde avec la Russie. Cette circonstance accrédite le bruit qui s'est répandu depuis quelque tems

Décembre 1782.

G

que la cour de Russie & la Porte ont pris la résolution de remettre leur différend , au sujet de la Crimée , à la décision d'une puissance Européenne.

R U S S I E.

Petersbourg. L'amirauté de la Grande-Bretagne , pour témoigner à M. Behn , commandant à Kamfchatka, sa reconnaissance des égards qu'il eut en 1779 pour les célèbres capitaines Cook & Clarke qui relâchèrent deux fois cette année dans un des ports de cette presqu'île , lui a envoyé une aiguière d'argent avec son bassin , pesant soixante livres anglaises , ornée d'une inscription qui fait mention du motif de ce témoignage de reconnaissance. Ce présent doit être expédié d'ici pour sa destination.

On s'occupait dans le courant d'octobre à faire , dans tous les différens districts de cet empire , un dénombrement du peuple. Les provinces d'Europe avaient déjà envoyé leurs listes , & l'on n'attendait plus le 16 dudit mois que celles des provinces d'Asie. Leur résultat fera prendre une idée précise de notre population. On est très-persuadé qu'elle a fort augmenté depuis vingt ans.

La levée des recrues , qu'on avait suspendue depuis six semaines , disent les nouvelles du 24 octobre , fixe de nouveau l'attention publique ; elle consiste dans la levée du deux centième de tous les habitans serfs mâles de l'empire. Cette milice , suivant le calcul qu'on a fait , montera , dit-on , à quarante-cinq mille hommes. On prend encore un centième de tous les payfans libres , ce qui en produira un certain nombre qu'on destine à compléter les régimens de hussards. On a fait expédier à tous les officiers absens l'ordre de revenir promptement à leurs régimens respectifs , sous peine de perdre leurs emplois.

P O L O G N E.

Varsovie. La diete s'est séparée le 8 novembre avec les formalités ordinaires ; les séances ont été remplies de débats : aussi les constitutions qui ont passé se réduisent-elles à quatre points. Les derniers discours ont manifesté beaucoup de regrets d'avoir perdu un tems précieux sans rien décider. Plusieurs nonces étaient déjà partis le lendemain , & les autres ne devaient pas tarder. Le maréchal & le général de la couronne se disposaient alors à aller chez eux ; le premier , parce qu'il va marier sa fille au sous-général de la couronne.

L'affaire de la ratification des limites entre la Pologne & la Petite-Servie a été terminée par la diete , ainsi que celle des limites entre quelques places de la Grande-Pologne & les états du roi de Prusse. On espérait que l'arrangement du même objet du côté de la cour de Vienne ne souffrirait pas non plus de difficultés.

La diete a approuvé à la pluralité des voix la conduite du roi & du conseil permanent à l'égard de l'évêque de Cracovie ; mais cette affaire a occasionné de très-grands débats , parce que plusieurs nonces étaient dans la persuasion que le chapitre , la commission de guerre & le conseil permanent avaient agi dans cette occasion contre les constitutions du royaume. Les esprits ne furent calmés qu'à la suite d'un discours prononcé par le roi le 24 octobre , dans lequel il fait connaître les motifs qui ont engagé les différens corps de l'état qui avaient pris connaissance de cette affaire.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'empereur a accordé à la princesse Elisabeth de Wurtemberg une pension annuelle de dix-huit mille florins. Cette princesse , voulant témoigner à la comtesse de Borck , qui a pris soin de son éduca-

tion, sa reconnaissance, a prié l'empereur de lui permettre de faire sur cette somme une pension à la comtesse. L'empereur, lui ayant répondu qu'il se chargeait de sa reconnaissance, a envoyé à cette dame le brevet d'une pension de deux cents florins & une paire de bracelets ornés de son portrait entouré de brillans. Cette princesse a quitté ses appartemens chez les dames de la Visitation, & est venue habiter la cour le 15 novembre.

Il a été envoyé à Klagenfurth un édit de la cour pour les suppressions de l'abbaye de S. Paul. L'administration des biens des maisons religieuses & des pauvres a été donnée au prévot Parhammes, & on lui a donné le prélat de Bramack pour adjoint.

On mande de Milan qu'on y a publié une déclaration impériale, dans laquelle S. M. I. fait connaître au clergé de la Lombardie Autrichienne le résultat de ses intentions au sujet de la discipline ecclésiastique de tous ses états; enjoignant au sérénissime archiduc Ferdinand, gouverneur, de veiller à l'exécution de cette ordonnance.

Hambourg. Le roi de Prusse a écrit au suffragant de Breslaw & vicaire apostolique de ce diocèse, une lettre qui a été publiée dans la Silésie Prussienne; dans laquelle S. M. assure le clergé catholique de ses états qu'il n'apportera aucun changement aux droits & privilèges dudit clergé, & n'augmentera en rien les contributions qu'il lui doit, ne supprimera aucun couvent ou monastère actuellement existant, tant que les différentes communautés ne se permettront rien qui puisse blesser la soumission qu'ils lui doivent; que, dans le cas contraire, ces couvens ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes, si elle se voit forcée de prononcer leur destruction.

E S P A G N E.

Cadix. L'escadre combinée est rentrée le 28 octobre dans ce port, après avoir inutilement cherché l'escadre Anglaise, le lendemain & le jour suivant de la canonnade du 20, arrivée à la suite du ravitaillement de Gibraltar qui avait eu lieu le 18 dudit mois.

On retire peu à peu les troupes du camp de Saint-Roch : ce qui fait croire que le siège sera levé au cas même que la guerre continue.

Le comte d'Estaing est attendu à la cour, où l'on espère qu'il ne fera pas long séjour, & d'où il se rendra incessamment à ce port pour y prendre le commandement de l'armée combinée. On croit que sa présence & son infatigable activité accéléreront beaucoup les choses. Cette grande flotte pourra mettre plus tôt à la voile & en moins de tems qu'on ne l'a cru d'abord.

A N G L E T È R R E.

Londres. Le conseil de guerre, au sujet de la reddition de l'isle de Minorque, est assemblé. Le général Murray a bien fait déclarer dans plusieurs papiers que c'était lui qui l'avait sollicité : cependant l'ordre du roi au conseil de guerre, en date du 6 du mois d'octobre, ne fait mention que de l'accusateur qui est le lieutenant-général sir William Drapper. Les accusations produites par sir William Drapper, sont au nombre de cent. Parmi les griefs allégués il y en a de très-graves ; un grand nombre qui le sont moins.

Les nouvelles d'Amérique sont peu intéressantes : celles des Indes Orientales ne satisfont pas davantage la curiosité, mais celles d'Europe nous font espérer que dans peu nous goûterons les douceurs de la paix. Le discours prononcé par S. M. le jeudi 5 décembre aux deux chambres du parlement assemblées, annonce que le roi a accordé aux Américains l'indépendance

après laquelle ils soupiraient depuis si long-tems. Cette première démarche, qui est celle qui devait coûter davantage à la Grande-Bretagne, faite, on peut espérer que ce qui reste à faire est peu de chose, à moins que les puissances belligérantes n'exigent de nous des sacrifices beaucoup plus considérables; auquel cas la nation n'est point assez découragée pour ne pas aimer mieux déployer toutes les ressources qui lui restent, de continuer la guerre encore cette campagne, que d'acheter la paix à des conditions trop avilissantes.

F R A N C E.

Paris. Les bruits de paix se soutiennent & même se fortifient journellement, disaient les nouvelles du 3 décembre venant de cette capitale. Dès lors le discours du roi d'Angleterre aux deux chambres du parlement assemblées semblait nous promettre que bientôt les horreurs de la guerre prendraient fin. La reconnaissance de l'indépendance de l'Amérique une fois accordée, il semblait que rien n'arrêterait les négociations qui ont lieu entre les différentes puissances belligérantes, & que les préliminaires d'une paix générale seraient bientôt signés. Malheureusement nous ne pouvons pas encore annoncer la cessation des hostilités; les préparatifs qui se font dans les différentes cours annoncent qu'elles veulent se mettre en état de continuer la guerre au cas que l'on ne puisse tomber d'accord sur les conditions de la paix.

Il vient de paraître une nouvelle ordonnance du roi, par laquelle S. M. défend à tous les armateurs & capitaines de navires, armés pour la course, de rançonner à l'avenir aucun vaisseau ennemi dans aucun cas ni sous quelque prétexte que ce soit, sous peine, en cas de contravention, de cinq cents livres d'amende pour la première fois au profit de l'amirauté, & d'interdiction pour trois mois de toute fonction;

& en cas de récidive , les contrevenans seront déclarés absolument incapables de jamais commander aucun vaisseau. Cette ordonnance devant commencer à être exécutée dès le premier décembre , S. M. ordonne à l'amiral de France , aux vice-amiraux , commandans de ports , lieutenans-généraux , chefs d'escadres & autres , de tenir la main à son exécution.

H O L L A N D E.

La Haie. En conséquence des prérogatives attachées à sa dignité , le Stathouder a le droit d'élire les magistrats de plusieurs villes : la coutume s'était établie d'admettre ses recommandations pour les charges qui n'étaient point directement de sa nomination. Les villes de Dordrecht & de Schonnhoven ont résolu récemment de rentrer dans leurs droits à cet égard : celles de Rotterdam & de Schiedam viennent de suivre leur exemple , & d'en informer le Stathouder par des députations solennelles.

Les Etats-généraux s'occupent toujours de recherches sur les causes qui ont empêché l'expédition des vaisseaux à Brest , d'après la proposition de S. M. T. C. & des moyens de prévenir de pareils retards dans la suite au cas que la guerre continue.

S U I S S E.

Neuchatel. S. M. notre auguste souverain a conféré à M. Samuel de Pury les emplois de Conseiller d'Etat & de Maire de cette ville , vacans par la mort de M. de Bulloz. Il fut installé le lundi 30 de ce mois en qualité de Maire de cette ville. Les qualités de son cœur , ses lumières , son expérience consommée , la connaissance approfondie de notre droit civil & public , qu'il a acquise par une longue expérience , nous sont de sûrs garans que la perte que nous avons faite au mois d'août dernier , est aussi bien réparée qu'elle puisse l'être.

F I N.